

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 47 (1943)

Artikel: Edmond, compte de Rondchâtel : drame en cinq actes, en vers
Autor: Tièche, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Edmond, comte de Rondchâtel

Drame en cinq actes, en vers

par EDOUARD TIÈCHE

PERSONNAGES

EDMOND, fils de Bourcard, comte de Rondchâtel.

EBERHARDT, comte de Malleray pendant la minorité de Mathilde.

MATHILDE, comtesse de Malleray, pupille d'Eberhardt.

FRIDOLIN, vieux serviteur.

KUNZ,
URBAIN, } mercenaires au service d'Eberhardt.

HERMANN,
GÉOFFROI, } chevaliers de Malleray.

SILVAIN,
BAYARD, } chevaliers de Rondchâtel.
RAYMOND, }

SUËNO, ermite, vieillard octogénaire.

Le comte PHILIPPE d'AZUEL.

Le baron d'ERGUEL.

MATTHIAS,
ETHBERT, } paysans.
ULRIC, }

Un geôlier.

Un héraut.

Un chevalier.

Chevaliers, écuyers, soldats, pages, hallebardiers, paysans, le
bourreau, peuple.

Temps de l'action: Treizième siècle.

ACTE PREMIER

La chambre du comte, au château de Malleray. Il fait nuit. Une lampe est posée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

EBERHARDT, KUNZ

EBERHARDT

Sommes-nous sans témoins?

KUNZ

Cette chambre est secrète.
Nul, dans cette maison, ne sait notre retraite.
Le corridor est vide et, dehors, il fait nuit.
Dans le vaste château, l'on n'entend pas de bruit.
Ainsi, comte, en ce lieu, nous pourrons nous entendre
Sans craindre que quelqu'un nous y vienne surprendre.

EBERHARDT

C'est bien, un tel moment me semble convenir
A l'œuvre dont je vais ici t'entretenir;
Ami, je viens soumettre à ton expérience
Le plan que, dès longtemps, je médite en silence.

KUNZ

Parlez, je vous écoute et je suis sans effroi,
Il n'est rien que ne brave un homme tel que moi!

EBERHARDT

Dans ce bourg, je ne suis, hélas! que de passage.
On m'a donné le nom, je n'ai pas l'héritage;
Et Mathilde possède ici des droits certains,
Car son père, en mourant, lui légua tous ses biens.
Mais, voulant conserver l'honneur de sa famille,
A mes soins obligeants il confia sa fille.
Je devais de ce bourg demeurer intendant
Jusqu'à ce qu'à Mathilde il vînt un prétendant,
Ou que l'âge, brisant un lien qui la blesse,
De ce manoir enfin vînt la rendre maîtresse.

J'espérais, obtenant une aussi noble main,
Ouvrir à ma fortune un tout nouveau chemin.
Car telle était ma ruse: en cas d'un hyménée,
J'eusse eu le patrimoine avec la main donnée.
Longtemps, pour la tromper, j'ai, sous de beaux dehors,
D'un amour hypocrite affecté les transports.
Mais, chaque jour encor plus sourde à mon instance,
Mathilde me reproche une obscure naissance.
Ses refus obstinés enflammant mon courroux,
J'espérais la fléchir par des moyens moins doux.
J'ai même, fatigué de sa plainte éternelle,
Doublé l'austérité de ma longue tutelle.
Pourtant, le temps approche où, se passant de nous,
L'âge lui permettra de choisir un époux.
Et, voulant se venger de mes lois trop sévères,
Elle le choisira parmi mes adversaires.
Bientôt les prétendants la suivront pas à pas,
Car, à pareille dot, ils ne manqueront pas,
Et tous auront l'espoir d'avoir un héritage
Qui devait être un jour ma gloire et mon partage.
Serré de toutes parts, dans un si grand danger,
Moi-même à la quitter j'allais bientôt songer.
Mais je viens de trouver, par un hasard étrange,
Un excellent moyen par lequel tout s'arrange:
Tu le sais, je suis pauvre et presque aventurier.
Quant à descendre un jour au rang de roturier,
Je ne suis pas encor de ces hommes de guerre
Qui portent la cuirasse et le casque pour plaire.
Quarante ans de combats démontrent assez bien
Que je suis un guerrier qui ne tremble de rien.
Et je veux profiter d'une chance opportune
Pour réparer le tort que m'a fait la fortune:
Pendant qu'à Malleray, le titre d'intendant
De nombreux escadrons me laisse commandant,
Je veux, levant soudain l'étendard des batailles,
D'un des châteaux voisins renverser les murailles,
Enfouir les seigneurs sous de sanglants débris,
Puis, lorsque la terreur éteindra les esprits,
Me faire des vaincus rendre un subit hommage,
Et réparer ainsi le sort et son outrage.
Heureuse de s'unir au plus fier conquérant,
Mathilde fléchira devant un nom si grand;
Cette habile union réussissant peut-être,
De deux forts réunis je me trouverai maître.

KUNZ

Attaquez d'Azuel, c'est un superbe fort,
Ses remparts ne sont pas d'un difficile abord,
Et vos gens, déjà faits à ce genre d'ouvrage,
En moins d'une journée y feront un passage.

EBERHARDT

Son bras me fut utile en mainte occasion
Et l'attaquer serait une basse action.
Amis par le destin comme par la vaillance,
Mon épée et la sienne ont fait une alliance;
Depuis qu'en ce château le hasard m'a jeté,
Je l'ai toujours gardée avec fidélité;
Et je veux, profitant de cet ami sincère,
L'engager à m'aider dans ma nouvelle guerre.

KUNZ

La prudence toujours parle par votre voix.
Tout promet le succès à vos nouveaux exploits
Et, dès demain déjà, plus rien ne vous arrête.
Rondchâtel à mes yeux est digne de conquête.
Un comte pacifique y vit depuis longtemps.
Il n'a point à la guerre instruit ses paysans.
De manier la lance ils n'ont point l'habitude
Et le travail, pour vous, n'en sera que moins rude.

EBERHARDT

J'eus toujours cette idée et je voulais ici
Te sonder pour savoir si tu l'avais aussi;
Le vieux comte Bourcard, dans une longue fête,
Semble, sur son rocher, défier la tempête.
Il dévore en tournois, en chasses et banquets,
Les trésors amassés pendant sa longue paix.
Tant de bonheur m'irrite et, chose résolue,
Il faut que je l'écarte à jamais de ma vue...
Avant qu'il ait le temps de rentrer dans son fort,
Ton poignard aujourd'hui doit lui donner la mort!

KUNZ, frappé

Comte, que dites-vous?

EBERHARDT

Un espion fidèle,
Rentré bien à propos, m'apporte la nouvelle
Que le comte Bourcard, revenant de Moutier,
Doit retourner ce soir à son noble foyer.

Il faut qu'un bras robuste, assouvissant ma haine,
Me délivre à jamais d'un rival qui me gêne,
Qu'un bon poignard...

KUNZ

Seigneur, pour un crime aussi noir...

EBERHARDT

Au sentier bien connu, tu l'attendras ce soir.
L'occasion est là, nul œil ne nous épie,
Et n'en point profiter serait une folie.

(A la fenêtre.)

La nuit est ténébreuse, on n'y voit pas sa main.
On entend murmurer un orage lointain
Et d'un vent furieux les stridentes rafales
Sur les pins ébranlés passent par intervalles.
Les éléments, la nuit, tout semble être d'accord.
Tout conspire avec nous pour lui donner la mort!

KUNZ

Mais si l'on découvrait cette infernale trame,
Votre nom pour jamais se trouverait infâme.

EBERHARDT

Quiconque trahit l'un se trahit avec lui,
Et la seule unité peut être notre appui.
Nous éloignons le chef sans bruit et sans alarmes,
Et lorsque nos soldats surgiront tout en armes,
Les vassaux se rendront sans plainte et sans fureur,
Comme des oiseaux pris au fil de l'oiseleur.

KUNZ

Mais il lui reste un fils.

EBERHARDT

Embarras inutile.

KUNZ

On lui dit un bras fort.

EBERHARDT

Moi, je le sais débile.

Mais la frayeur, je vois, a pénétré ton sang.
J'excuse ta pitié pour un pauvre innocent
Dont la tête, longtemps du combat épargnée,
A tomber sous ton fer est enfin condamnée.
Moi-même qui te pousse à cet assassinat,
Je frémis en secret d'un si noir attentat.

N'importe cependant; la fortune est volage,
Il nous faut quelquefois la surprendre au passage.
Son vol l'emmènerait déjà bien loin de nous,
Si le comte Bourcard échappait à nos coups;
Il faut, pour la saisir, dépouiller toute crainte,
Savoir braver dès lors la funeste contrainte,
Renverser tout obstacle et, le glaive à la main,
Même à travers un cœur se frayer un chemin!

KUNZ

Mais, le travail fini, qu'aurai-je en récompense?

EBERHARDT

Compagnon, ne crains rien, marche avec assurance:
Je sais toujours payer un service rendu
Et donner aux vaillants le prix qui leur est dû.
Sur le trône nouveau qu'élève ton audace,
Aussi bien qu'Eberhardt tu pourras prendre place.
Même je te promets, si tu le fais périr,
Une part de ces biens que je vais conquérir.

KUNZ, faisant quelques pas pour aller
J'irai, comte Eberhardt.

EBERHARDT, à part

La ruse agit; il cède.

KUNZ, revenant

Mais je n'irai pas seul, je vous demande un aide.

EBERHARDT

Eh bien! tu peux choisir l'homme que tu voudras
Parmi mes serviteurs ou parmi mes soldats.

KUNZ

Je vais chercher Urbain, car, malgré son jeune âge,
Son bras, plus d'une fois, fit preuve de courage.

EBERHARDT

Kunz, j'approuve ton choix, mais va, car tout retard
Pourrait bien loin de nous laisser passer Bourcard.
Profitons de l'orage et de la nuit profonde;
Fais quérir ce jeune homme, il faut que je le sonde.

KUNZ sort, puis revient

Il vient; de lui parler vous avez le loisir.

SCÈNE II

Les Mêmes, URBAIN

URBAIN

Me voilà donc, seigneur, selon votre désir.

EBERHARDT

Tu te rends sans murmure à l'appel de ton maître
Et ton zèle toujours s'empresse de paraître.
Ecoute. — De tout temps, j'ai su trouver en toi
Un cœur que rien ne rend accessible à l'effroi.
Quand la chasse bruyante anime la clairière,
Tu sais trouver le lynx au fond de sa tanière,
Et quand le sanglier s'approche, bondissant,
Un seul trait de ton arc le couche dans son sang;
A la guerre, bien mieux, lorsque le clairon sonne,
Tu cours aux ennemis et ton fer les moissonne,
Puis tu reviens joyeux, tes exploits achevés,
Et dédaignes le prix que je te réservais.
Donc j'ai voulu, pour faire éclater ton courage,
Te choisir de mes mains quelque nouvel ouvrage.

URBAIN

Fier de me distinguer par de nouveaux exploits,
Je n'ai d'autre désir que d'être sous vos lois,
Et quel que soit l'endroit où votre ordre m'envoie,
Vous me verrez bientôt y courir avec joie.

EBERHARDT

As-tu ton poignard?

URBAIN

Comte, un homme comme moi
En toute occasion porte une arme avec soi.

EBERHARDT

Bien. Tu connais Bourcard, ce châtelain paisible
Qui depuis si longtemps paraît être invincible.
Il revient cette nuit du couvent de Moutier
Et vous irez l'attendre au détour du sentier.
Il ne faut pas, Urbain, que le jour repaïsse
Sans qu'il ait succombé sous ta main vengeresse!

URBAIN, reculant, effrayé

De nuit, sur un seigneur j'irais porter la main,
Surprendre un innocent au milieu du chemin!
De plus d'un crime, hélas! je me rendis coupable,
Mais d'une trahison je me sens incapable.

J'ai toujours dédaigné les sentiers tortueux,
Car le larron seul craint la lumière des cieux;
Et quand mon arme vient en aide à ma colère,
En face, chaque fois, j'attaque l'adversaire.
A ce crime sanglant je ne prendrai point part.
Choisissez d'autres mains pour poignarder Bourcard!

EBERHARDT

Souviens-toi des bienfaits dont tu m'es redevable.
Dès ce jour où tu vins, vagabond misérable,
Sans asile, perdu, honteux, humilié,
L'aspect de ta misère éveilla ma pitié.
Je t'ôtai ces haillons dignes de l'indigence,
Et je te fis présent d'un casque et d'une lance.
Tu devins mon soldat, et je t'ai recueilli,
Que dis-je encore, Urbain, je t'ai presque anobli.
Ta place à mes côtés devint celle d'un frère.
Souvent de mes secrets tu fus dépositaire.
Ma confiance en toi ne se lassa jamais...

URBAIN

Se peut-il que j'oublie un seul de vos bienfaits?
Mais devrais-je, en retour de tant de bienveillance,
A de vils guets-apens employer ma vaillance?
Donnez quelque autre tâche à votre serviteur.
Bientôt, je le promets, vous me verrez, seigneur,
Par delà le vallon promener le carnage,
Renverser quelque tour, forcer quelque passage.
Rien ne m'arrêtera, je saurai tout braver.
Vous m'avez nommé brave et je veux le prouver.
Quant à dresser un piège au milieu des ténèbres,
A prendre un innocent dans des trames funèbres,
Je ne puis.

(Le sifflement de la tempête se fait entendre au dehors.)

Le vent gronde, écoutez! Quand j'entrai,
Je vis de mille éclairs tout le ciel entouré;
Le tonnerre grondait avec un bruit sauvage;
Les arbres se courbaient sous le vent de l'orage.
Je ne sais quel frisson me parcourut alors.
Tout me semblait porter des vêtements de mort!

(Moment de silence, la tempête continue.)

EBERHARDT

N'as-tu reçu le nom d'homme plein de courage
Que pour venir ici t'effrayer d'un nuage?

Lâche!

(Urbain tressaille.)

L'aspect du sang seul te fait frissonner!
Allons! Le temps nous manque à longtemps raisonner.
Cet homme t'aidera, rejette tout scrupule,
Et ne te couvre pas d'un masque ridicule!

URBAIN

Vous m'avez nommé lâche et ce mot offensant
Dans mes veines, seigneur, fait bouillonner mon sang.
Pour transmettre à mon bras votre aveugle furie,
Vous employez la ruse après la flatterie.
Après m'avoir loué, vous me couvrez le front
De la plus noire insulte et du plus vil affront.
Mais je veux en tirer une vengeance prompt.
Ce lâche assassinat vous couvrira de honte.
Craignez que, réveillant un plus juste courroux,
Un jour, tout le forfait ne retombe sur vous!

(A Kunz.)

A l'œuvre, compagnon, sans plus de résistance,
Nous allons accomplir ses désirs de vengeance.

(Il sort avec Kunz.)

La chambre de famille, au château de Malleray. Dans le fond, une vaste cheminée, où pétille gaiement un feu bien alimenté. Ameublement antique. Fenêtres à ogives. Par moment, l'on entend, au dehors, le bruit de l'orage.

SCÈNE III

MATHILDE, près d'une table;

FRIDOLIN, assis près du feu, un livre à la main, finissant de lire

FRIDOLIN

Madame, ai-je assez lu? Votre trouble me dit
Que quelque autre pensée occupe votre esprit.
Ces contes d'autrefois, ces histoires guerrières
Semblent perdre pour vous leurs charmes ordinaires.
Roland ni Lancelot ne peuvent aujourd'hui
Chasser de votre front les ombres de l'ennui.
L'orage cependant de plus en plus s'avance
Et le tonnerre roule avec plus de puissance.
On est heureux de voir de l'antique foyer,
Sans crainte et sans souci, le tison flamboyer.

La chaleur que répand la flamme bien nourrie
Vous pousse doucement à quelque rêverie...

MATHILDE

Pourrait-on s'étonner d'entendre mes soupirs?
Sous le toit où je vis, il est peu de plaisirs.

FRIDOLIN, se levant

Je comprends; d'Eberhardt la tutelle sévère
Vous retient dans ces murs comme une prisonnière.
Cet infâme, serrant chaque jour vos liens,
Usurpe tous vos droits et pille tous vos biens;
Il n'est pas de respect que ce tyran ne brave.
Maîtresse de ces lieux, vous en êtes esclave,
Et mettant à jamais une garde à ce seuil,
D'un superbe palais, il vous fait un cercueil.
Il vous faut même, ô honte! ô cruelle infamie!
Ecouter chaque jour sa lâche flatterie,
Et voir devant vos yeux s'approcher par degrés
La main qu'il vous impose et que vous abhorrez.

MATHILDE

Cesse de m'irriter contre sa tyrannie.
Ma haine contre lui n'en est que plus nourrie.
Nul remède ne s'offre à l'excès de mes maux,
Il faut les endurer dans un lâche repos.
Quoique ma destinée ici soit bien amère,
Je respecte pourtant la volonté d'un père,
Car c'est lui, Fridolin, qui me mit sous sa loi.

FRIDOLIN

Il avait su gagner son amour et sa foi.
Longtemps il hésita; même aujourd'hui, sa cendre
Doit trembler du destin d'une fille si tendre.
Eberhardt, inventant les plus secrets détours,
Ne montra point son âme à travers ses discours;
Et le père abusé, gagné par sa prière,
Remit entre ses mains son unique héritière.
Quand la mort descendit sur son lit de douleurs,
Hélas! que sur sa tombe on a versé de pleurs!
Le bourg de Malleray, d'un abord plus facile,
Offrait au pèlerin un généreux asile.
Ce n'était point ce fort où cent gardes, toujours,
Veillent, la lance au poing, sur les créneaux des tours,
Où l'oreille jamais n'entend, pour tout murmure,
Que l'écuyer grondeur polissant son armure.
La sombre défiance et l'ennui redouté
Avaient fui ce séjour par la paix habité.

Pendant les longs hivers, la harpe des trouvères
Animait les festins durant des nuits entières.
Puis l'été ramenait la pompe des tournois
Et la chasse bruyante errant au fond des bois.
Vous-même, d'un coursier caressant la crinière,
A ces joyeux combats vous marchiez la première.

MATHILDE

Cesse de rappeler à mon cœur éperdu
Un bonheur qui jamais ne lui sera rendu;
Peut-être qu'à cette heure où la nuit est si sombre,
Quelque autre souvenir m'apparaîtrait dans l'ombre,
Hélas!

FRIDOLIN

O ma maîtresse!

MATHILDE

O regrets superflus!
Tout est fini pour moi, je ne le verrai plus!
Que sert de soupirer après la délivrance!
J'avais fondé sur lui ma dernière espérance!
Il ne me restait plus que lui, que son amour.
Lui seul me tirerait de ce triste séjour
D'où chaque jour encor, par l'ordre d'un barbare,
Un abîme plus grand de son cœur me sépare!
Non, je serai vendue à ce monstre inhumain.
L'oppresseur de Mathilde héritera sa main!

FRIDOLIN

Votre tristesse augmente; hélas! j'en sais la cause.

MATHILDE

Tu vois tous les malheurs où le destin m'expose:
De toutes les splendeurs dont l'éclat m'a quitté,
Il ne me restait plus que sa fidélité.
Mais j'ai vu, sous le vent de ces tristes parages,
Ce dernier rêve encor se dissoudre en nuages.

FRIDOLIN

Edmond de Rondchâtel est un vrai chevalier.
S'il a choisi sa dame, il ne peut l'oublier.

MATHILDE

Qui sait, tant d'autres soins occupent sa mémoire.

FRIDOLIN

Ne craignez rien.

MATHILDE, à la fenêtre, entrant dans une profonde rêverie
Hélas! comme la nuit est noire!

Tout est sombre et funèbre.

(Frappée.)

Ecoute. Qu'entend-on?

FRIDOLIN, écoutant

C'est le tonnerre.

MATHILDE

Non, c'était une chanson.

Si c'était lui!

(Un chant à demi étouffé par le bruit de la tempête se fait entendre au dehors.)

FRIDOLIN

C'est vrai, l'on chante. A pareille heure?

MATHILDE

C'est un chant triste. O Dieu! c'est une voix qui pleure.

UN PAGE, entrant

Un chantre que la nuit sur sa route a surpris
Vient frapper à la porte et demande un abri.

FRIDOLIN

Qu'il entre; par la nuit qui règne sur la terre,
On doit asseoir le pauvre au foyer solitaire;
Cet usage est sacré même aux palais des rois.

(Le page sort.)

MATHILDE, revenant de la fenêtre, effrayée

Qu'as-tu fait? C'était lui, j'ai reconnu sa voix.

SCÈNE IV

Les Mêmes, EDMOND, en manteau

MATHILDE, à part

C'est bien lui, Dieu du ciel!

FRIDOLIN, allant au-devant d'Edmond

O rencontre imprévue!

C'est vous! le comte Edmond! Seigneur, je vous salue.
Soyez le bienvenu dans les murs du château.
Aux chaleurs de ce feu séchez votre manteau.
Nous savons que l'on aime, au foyer de famille,
Trouver, par la tempête, un sarment qui pétille.

EDMOND

Merci de cet accueil. Je le sais, il est tard
Pour entrer au château du terrible Eberhardt.

Mais j'ai craint, en voyant s'amonceler l'orage,
De perdre mon chemin dans la forêt sauvage;
Et cherchant sur ma route un endroit habité,
Je viens vous demander votre hospitalité.

FRIDOLIN

Je vous l'offre; jamais chevalier plus fidèle
N'a dépassé le seuil de cette citadelle.

EDMOND

J'entre donc, trop heureux de trouver à ce seuil
Des amis dévoués, un généreux accueil.
Mais puisque ma chanson m'ouvre cette demeure,
Apprenez le motif qui m'amène à cette heure:
Mon père, absent deux jours, devait rentrer ce soir.
Les heures s'envolaient sans qu'il vînt au manoir.
Je saisis mon manteau, puis, traversant la grêle,
Partis à sa rencontre, en fils brave et fidèle.
Je restai quelque temps près de Pierre-Pertuis,
Ecoutant tous les pas, épiant tous les bruits.
Comme il n'arrivait pas, je poursuivis ma route,
En croyant que bientôt je le verrais sans doute.
Mais je n'ai rien trouvé qu'un ouragan affreux
Qui sifflait sa fureur dans les bois ténébreux;
Et lassé du chemin que j'ai fait sans escorte,
Enfin je suis venu frapper à votre porte.

(Se tournant vers Mathilde.)

Car il est doux, quand l'ombre a recouvert les cieux,
Quand l'ouragan mugit, lugubre, impétueux,
De voir, dans un azur toujours libre et sans voile,
L'amour pur et serein nous montrer son étoile.
Quoi? dis-je en rencontrant ces orgueilleuses tours,
Je laisserais, après tant de glorieux jours,
Derrière les créneaux de ce château sauvage,
S'effacer à jamais une si douce image?
Eloigné si longtemps, ne pourrais-je aujourd'hui
Par quelques mots d'amour abréger son ennui,
Et, comme aux anciens jours, lui répéter encore
Que ce bras la protège et que ce cœur l'adore?

MATHILDE

En croirai-je mes yeux? Edmond, je te revois!
Je touche encor ta main, j'entends encor ta voix,
O toi qui de ma vie, hélas! souvent amère,
Es la seule espérance, es la seule lumière!

Mes jours, coulés dans l'ombre et dans l'obscurité,
Semblaient avoir perdu leur dernière clarté.
Je voyais l'horizon, couvert de lourds nuages,
D'un orage prochain me donner les présages.
Mais tout est réparé, tu viens, tu m'apparais,
Et le soleil d'en haut resplendit dans tes traits.

EDMOND

Je te trouve plus triste, hélas! que de coutume.
Il semble qu'un regret dans ton âme s'allume
Et que ton cœur, rempli d'un secret désespoir,
Ne goûte qu'à moitié le plaisir de me voir.

MATHILDE

Non, l'amour dans mon cœur n'a reçu nulle atteinte,
Mais ma joie à cette heure est mêlée à la crainte.
Tu ne sais pas encor quelle sévère loi
Te défend à jamais de soupirer pour moi,
Et qu'un prompt châtiment punit le téméraire
Qui peut s'aventurer jusqu'à vouloir me plaire.

(Se levant avec effroi.)

Mais quoi? Mille espions sont déjà sur tes pas.
Abandonne ces murs hantés par le trépas!
Fuis, te dis-je, à mes yeux épargne ton supplice!
Malheureux, n'attends pas que son bras te saisisse
Et qu'un affreux caveau sans air et sans clarté
Te punisse aujourd'hui de ta témérité!

EDMOND

Quel est donc l'ennemi que ta douleur m'oppose?
Ne suis-je pas Edmond? Craindrais-je quelque chose?
N'ai-je pas pour abri ton hospitalité
Et ce glaive toujours brillant à mon côté?

MATHILDE

N'importe, malheureux. Que vaut cette barrière
Que tu veux opposer au tigre en sa colère?
Personne, entends-tu bien, n'ose franchir ce seuil
Sans que, d'un bras jaloux, on l'étende au cercueil.
Car un bandit rempli d'une secrète joie
Me retient dans ces murs dont il a fait sa proie.
Il craint quelque rival qui, prompt à me venger,
Délivrerait mes biens du joug d'un étranger,
Défendrait que sa main ne s'unît à la mienne
Et me laisserait seule et libre souveraine;
Chaque jour, je puis voir augmenter sa fureur.
Plains-moi, de mon destin reconnais la rigueur.

Eberhardt, — vois la honte où je suis condamnée, —
Cherche à gagner la main qui t'était destinée!

EDMOND

Eberhardt?

MATHILDE

Oui.

EDMOND

Qu'il vienne et que mon gant jeté
Le punisse à jamais de sa témérité!
Je te délivrerai du joug de cet infâme
Et saurai lui montrer ce que vaut cette lame!

FRIDOLIN, effrayé

Grand Dieu! si ce discours allait être entendu!
Le comte ignore encor quel hôte j'ai reçu.
Mais en un tel moment s'il allait vous surprendre,
Des mains de ce brutal qui pourrait vous défendre?

EDMOND

J'irais, le fer en main, lui demander raison
Des crimes dont il a rempli cette maison.

FRIDOLIN

Il vous ferait couvrir de la plus lourde chaîne.

MATHILDE

Evite sa rencontre et redoute sa haine.
L'ambition l'anime; et, d'ailleurs, son amour
Pour cacher son dessein n'est qu'un adroit détour.
Il espère gagner les biens que je possède
Et prend pour les avoir cet hymen à son aide.
Hier, il vint à moi, me disant, irrité,
Qu'il aurait des moyens pour briser ma fierté,
Qu'un prompt effet suivrait bientôt cette menace,
Si, d'un nouveau refus, j'encourais sa disgrâce.
Sa conduite envers moi te démontre assez bien
Qu'il méprise mon cœur tout en voulant ma main.
Puis-je connaître ainsi le sort qu'il me destine?
Peut-être a-t-il déjà décidé ma ruine.
Peut-être, sous ces murs qui devaient m'obéir,
Ses sacrilèges mains viendront m'ensevelir,
Et sans regret tuant la dernière héritière,
Coucheront l'orpheline au tombeau de son père.
Puis, regardant ma cendre avec un œil moqueur,
Son drapeau sur le mien se lèvera vainqueur.
Combats donc, venge-moi d'une insulte si noire,
Tu sais quel est le prix promis à ta victoire!

EDMOND

Honte à moi mille fois, chevalier sans honneur,
D'avoir pu te laisser dans un pareil malheur!
Mais que sert de pleurer sur ma faute passée,
Mon devoir est prescrit et ma route tracée;
Par des remèdes prompts cherchons à réparer
Tous les lâches retards où j'ai pu m'égarer.
Je vais, — il se fait tard, mon père me réclame.
Je ne sais quel effroi s'est glissé dans mon âme.
Je crains quelque malheur prêt à tomber sur lui;
Et peut-être, à cette heure, il réclame un appui.
Le chemin n'est pas sûr, par cette nuit profonde,
Quand l'ouragan mugit et quand la foudre gronde;
Et j'ai cru découvrir des indices aux cieux.
Les adieux de Bourcard ont été sérieux.
On eût dit, à son front assombri d'un nuage,
Qu'il allait s'embarquer pour un lointain voyage;
Et quand il est monté sur son fringant coursier,
Avec le casque d'or et l'armure d'acier,
Par un hasard connu pour un augure austère,
Son vieux glaive, en tombant, s'est brisé sur la pierre;
Puis, comme si jamais il n'eût dû revenir,
Les larmes dans les yeux, je l'ai vu me bénir.
Adieu donc... Mais de moi reçois cette promesse,
Au bourg de Malleray je rendrai sa maîtresse;
Et je ne trouverai nul obstacle à mes pas
Que mon glaive n'écarte et ne renverse pas.
Car j'ai juré, prenant le haubert et la lance,
D'observer ces deux lois: *Courtoisie et vaillance*.
Et plutôt que d'enfreindre un de ces droits sacrés,
Exécration et félon je me déclarerais.
Mais s'il n'est pas assez des soldats de mon père
Pour chasser un bandit du fond de son repaire,
Je saurai bien encor trouver aux alentours
Quelques bras généreux pour me prêter secours.
Des chevaliers sans fraude, amis de la justice,
Pour soutenir mon droit descendront dans la lice.
Adieu, voici ma main, gage de mon amour.
Mathilde, espère en moi jusqu'au prochain retour.

(Il sort.)

SCÈNE V

MATHILDE, FRIDOLIN

MATHILDE

Noble Edmond, mon courage à sa voix se ranime.
La justice d'en haut veillait auprès du crime.
Puisque j'ai retrouvé ton amour aujourd'hui,
Je veux à l'avenir me reposer sur lui,
Car bientôt sur mes jours où l'ombre règne encore,
D'un soleil merveilleux se lèvera l'aurore.

FRIDOLIN, effrayé

Voici le comte. Dieu! s'il nous avait surpris!

MATHILDE

Le ciel n'a pas voulu que nous fussions trahis.
Qu'il vienne!... Fridolin, bannissant toute crainte,
Amuse le tyran par une gaité feinte!

SCÈNE VI

Les Mêmes, EBERHARDT

(Il est sombre et pensif; pendant toute la scène, il montre une vive anxiété. Il va s'asseoir près du feu, où il reste un moment sans rien dire; tout à coup, il se lève et va à la fenêtre.)

EBERHARDT

Quel orage effrayant! Des nuages épais,
Comme des spectres noirs, roulent sur les sommets.
Pas d'étoile! — Ecoutez comme on entend la grêle
Et les vents déchaînés siffler sur la tourelle.
Les torrents débordés roulent avec grand bruit
Et de nombreux éclairs se croisent dans la nuit...
Quelle est cette lueur qui dans le bois circule?

FRIDOLIN, regardant

Calmez-vous, monseigneur, c'est un sapin qui brûle!
O mon maître, laissons hurler les éléments
Et passons près du feu de tranquilles moments.
Oublions qu'au dehors la foudre roule et gronde
Et goûtons du foyer la paix calme et profonde.

EBERHARDT

La paix n'entrera pas ce soir dans mon esprit.
J'ai le pressentiment d'une orageuse nuit;
La tempête me gêne et le choc des nuages
Fait entrer dans mon cœur de lugubres présages.

FRIDOLIN

Que le rêve fatal qui vous tient occupé
Par des pensers plus gais soit bientôt dissipé!
Que faut-il inventer, seigneur, pour vous distraire?
Dois-je vous réciter quelque chanson de guerre?
Souvent, aux doux accents des harpes des trouveurs,
On voit se dérider les fronts les plus rêveurs.

(Fridolin descend une lyre de la paroi et prélude; pendant tout le chant de Fridolin, Eberhardt est en proie à la plus vive agitation; il s'assied, puis se lève, pour écouter. Mathilde l'observe avec une certaine anxiété.)

O voyageur qui reviens d'autres plages,
Que le hasard pousse dans nos climats
Pour admirer nos collines sauvages,
De ton coursier ralentis donc le pas.
N'as-tu pas vu cette tour crénelée
Sur la montagne, antique et fier donjon?
C'est Malleray, l'effroi de la vallée,
C'est l'aigle noir sur le rouge écusson!

Le chêne tremble au fort de la tempête,
Et quand les vents sifflent au fond des bois,
Des fiers sapins ils font courber la tête,
En emportant leurs rameaux, quelquefois.
Mais ce château, forteresse imprenable,
De cent guerriers renverse l'escadron,
Car c'est le nid d'un aigle redoutable,
C'est l'aigle noir sur le rouge écusson!

Des étendards brillent sur ses tourelles,
Signe de mort pour tous les ennemis.
Mais les guerriers qui leur restent fidèles,
De leur grand nom rempliront le pays.
Chaque rival craindra leurs hallebardes,
Quand du combat sonnera le clairon.
Leurs noms seront dans la bouche des bardes:
C'est l'aigle noir sur le rouge écusson!

EBERHARDT, avec enthousiasme

Oui, l'aigle d'Eberhardt est l'aigle de victoire!
Que tu sais bien, vieux chantre, éterniser ma gloire!
Dans cette longue nuit, ta harpe me distrait,
Et jamais ta chanson n'eut pour moi plus d'attrait.

FRIDOLIN

Mes chants retraceront toujours à la mémoire
Du bourg de Malleray la glorieuse histoire.

EBERHARDT, frappé

Qu'était-ce? Un cri!

FRIDOLIN

Ce n'est que le cri du corbeau.
Le bruit de l'ouragan plaît au funèbre oiseau.

EBERHARDT, à part

Non, non, c'était un cri, c'était un cri de rage.
De mon fidèle Kunz je reconnais l'ouvrage!
(Un page entre et dit quelques mots à voix basse à Eberhardt,
qui lui répond de même. Le page sort.)

EBERHARDT

Qu'on sorte!

(Mathilde et Fridolin hésitent.)

Je l'ordonne!

(Ils sortent de l'air de gens qui soupçonnent quelque chose.)

SCÈNE VII

EBERHARDT, KUNZ

EBERHARDT

Enfin tu viens à moi.
Longtemps tu m'as laissé languir dans cet effroi.
Mais quoi? tu reviens seul, et ton fatal silence
M'annonce que Bourcard échappe à ma vengeance.

KUNZ

Que la terre dévore en paix son corps usé,
Et que son nom haï ne soit plus prononcé!

EBERHARDT

Il est mort?

KUNZ

Cette nuit éclaira sa ruine.
Trois fois, de ce poignard j'ai percé sa poitrine.

EBERHARDT

Je saurai te payer l'office de bourreau.
Et son corps?

KUNZ

Le torrent lui servit de tombeau.

EBERHARDT

Tu ne dis rien d'Urbain: qu'annonce son absence?
N'ose-t-il pas venir chercher sa récompense?

KUNZ

Un malheur effrayant vient de trancher ses jours.

EBERHARDT

Comment!

KUNZ

Nous revenions, le vent grondait toujours,
L'orage était affreux; soudain la foudre tombe,
Il pousse un cri, j'accours, je le vois qui succombe.
Près d'un chêne très vieux qu'un seul choc a fendu,
Mon compagnon tué se trouvait étendu.

EBERHARDT

Deux victimes? C'est trop, il ne m'en fallait qu'une.
Ce malheureux augure efface ma fortune:
Quand j'ai sur l'ennemi satisfait mon désir,
Se relevant du piège où je l'ai fait saisir,
Sur son propre assassin le voilà qui se venge;
Son fantôme irrité devient un mauvais ange.

KUNZ

Que cet augure soit, ou propice, ou fatal,
Cueillez les fruits gagnés par la mort d'un rival.
Maintenant que mon fer vous en ouvre l'entrée,
Hâtez-vous, saisissez la victoire assurée.

EBERHARDT

Tu dis vrai, quel qu'il soit, le malheur ne doit pas,
Dans un si beau chemin, faire broncher mes pas.
J'ai déjà trop longtemps laissé dans la poussière
Mon pennon et mon casque à la large visière;
Et je verrais mon fer se rouiller au fourreau
S'il n'était dégainé pour quelque exploit nouveau.
Mes soldats sont bergers; oubliant la vaillance,
Ils poussent la charrue et délaissent la lance.
Qu'ils portent leur échelle à de nouveaux assauts,
Car je veux, dès demain, en faire des héros.
Le bourg de Rondchâtel va tomber sous la cendre,
Et mon pouvoir vainqueur jusque-là va descendre.

KUNZ

Au seigneur d'Azuel donnez-vous le signal?

EBERHARDT

Ordonne que l'on selle à la hâte un cheval.
Au comte d'Azuel va porter cette lettre.
Dis le nom de ton maître avant de la remettre.
Qu'on se hâte, il te faut, avant le point du jour,
Avec une réponse être ici de retour.

KUNZ

J'y vais.

EBERHARDT

Ecoute encor, retrouve à ton passage
La place où gît le chêne abattu par l'orage;
Et pour que son trépas ne fasse pas de bruit,
Cache le corps d'Urbain pour l'enterrer la nuit.

KUNZ

Vous serez obéi.

(Il sort.)

EBERHARDT

Vite, entrons dans la lice.
Je n'ai pas le tableau, mais j'ai déjà l'esquisse.
Le bourg de Malleray, ce rempart éternel,
Sera tout à la fois château de Rondchâtel.
Les comtes de la plaine et des Alpes neigeuses
Riront, en apprenant ces scènes orageuses.
L'avenir devant moi se lève grand, serein.
Je ferai tout trembler sous mon bras souverain!

L'ermitage de Suèno. — A droite, sur le devant, un petit autel, surmonté d'un crucifix. Quelques meubles rustiques. L'ensemble doit respirer la paix et la sévérité de la solitude.

SCÈNE VIII

SUÈNO, MATTHIAS, ETHBERT, ULRIC et deux autres paysans

SUÈNO

Ne perdez pas courage; au sein de la souffrance,
Près des maux les plus durs, il reste l'espérance.
Dieu rompra tous les fers dont vous êtes chargés,
Car par lui, tôt ou tard, les tyrans sont jugés;
Il semble que sa main parfois les favorise,
Mais quand le temps arrive, il les frappe et les brise.

ETHBERT

Ah! si vous connaissiez nos malheurs! Autrefois,
Nous vivions librement dans nos maisons de bois.
Nos troupeaux étaient gras et nos moissons superbes.
A peine si nos toits couvraient toutes nos gerbes
Et nos femmes trouvaient sur le dos des brebis
Toujours assez de quoi nous filer nos habits.

Maintenant, écrasés par des maîtres avides,
Nos greniers sont pillés, nos étables sont vides!

MATTHIAS

Nos enfants de ses coups ne sont pas garantis.
Au fils il prend son père, au père il prend son fils.
Le monstre, pour venger de légères injures,
A fait clouer le mien au pilier des tortures.
La tenaille rougie a de ses dents de fer
Labouré devant moi des sillons dans sa chair,
Puis dans un souterrain plein de fange et d'ordures,
On l'a laissé mourir, privé de nourriture!

ULRIC

Notre misère est grande!

UN AUTRE

Il nous prend en impôts
Tout le produit des champs, tout le lait des troupeaux.

UN AUTRE

On maltraite le pâtre au seuil de sa cabane.
S'il ose murmurer, le bourreau le condamne.

ETHBERT

Ainsi, de tous côtés entourés d'opresseurs,
Nous ressemblons au cerf traqué par les chasseurs.

MATTHIAS

Délivrez-nous; parlez à cet homme exécrable.
Racontez-lui les maux du peuple misérable;
Il craindra votre voix, car toujours, en tout lieu,
L'on reconnaît en vous un messenger de Dieu!

SUËNO

Amis, cet ermitage, asile de silence,
Où chaque jour à Dieu j'offre ma pénitence,
S'étonne en entendant s'élever dans ses murs
Le cri de vos fureurs contre des chefs trop durs.
Qu'importe au solitaire, en son humble retraite,
Le bruit retentissant de l'humaine tempête!
Il ne demande au ciel, pour tout présent d'amour,
Que de pouvoir trouver le pain de chaque jour.
Un pied dans le sépulcre et l'autre sur la terre,
Vieux fantôme, il habite une étroite chaumière.
Bientôt de ses regards s'éteindra le flambeau,
Et pourtant tout entier penché sur le tombeau,
Voyant tous les liens dont la mort nous délivre,
Il ne demande au ciel que la grâce de vivre...

Oui, je veux vivre; car je veux revoir encor
Mon enfant bien-aimé, mon unique trésor...
Vous venez de vos maux me raconter l'histoire.
Les miens sont plus amers et vous allez m'en croire:
Avant d'avoir bâti sur ce roc délabré
Cet asile que Dieu lui-même a consacré,
Loin de ces froids vallons, j'habitais un village
Dans un pays lointain, près d'une alpe sauvage.
Nulle part le soleil de son brillant flambeau
N'éclaira dans sa course un pays aussi beau.
Des glaciers éclatants la crête déchirée
Comme de hauts remparts en protégeait l'entrée,
Et le chant des bergers qui soignent leurs troupeaux
Avec un bruit de fête éveillait leurs échos.
C'est dans cette retraite, et riante, et sévère,
Que mon père, en mourant, me donna sa chaumière.
Une épouse économe et trois fils grands et forts
Étaient de mon foyer les précieux trésors.
Mes champs étaient nombreux, et sur les hauts alpages,
Mes troupeaux remplissaient de vastes pâturages.
C'est ainsi qu'à l'abri de toute adversité,
Mon chalet montagnard valait une cité.
Hélas! tant de bonheur devait bientôt s'éteindre,
Et l'arrêt du Très-Haut s'accomplir et m'atteindre.
Résignons-nous pourtant; de ma lèvre parfois
Le murmure insoumis s'échappe malgré moi;
Eloignons de nos cœurs cette vaine tristesse:
Qui peut de l'Eternel deviner la sagesse?...
Soudain, de l'Orient, un bruit plein de courroux
A travers l'océan retentit jusqu'à nous.
Tout l'Occident s'émeut, et levant sa bannière,
Répond à cet appel par un grand cri de guerre:
Des fils de Mahomet l'audacieuse erreur
Auprès du Saint-Sépulcre exhalait sa fureur!
La lance dans la main, la croix sur la poitrine,
Tous les guerriers pieux courent en Palestine,
Jurant de délivrer des sacrilèges mains
Le tombeau de ce Dieu qui sauva les humains.
L'aîné de mes trois fils, fait au métier des armes,
S'émouvait au récit de la Judée en larmes.
Il partit. Depuis lors, nul n'a revu ses pas;
Sans doute l'Orient éclaira son trépas.
Ou, peut-être, au retour, ce fidèle intrépide,
Errant dans les déserts, sans étoile et sans guide,

A-t-il, en échappant aux glaives musulmans,
Sous le sable enflammé laissé ses ossements:
Tel était le soupçon d'une mère alarmée
En voyant sans son fils revenir une armée.
Mais le temps de mes yeux avait tari les pleurs,
Quand le ciel m'apprêta de nouvelles douleurs.
La peste, affreux vautour qui, debout sur sa proie,
Dans d'horribles festins se plonge plein de joie,
Au milieu du pays vint répandre le deuil
Et changer mon village en un vaste cercueil.
Mon épouse expira sous sa serre cruelle
Et mes deux derniers fils tombèrent avec elle.
Affaîssé sous le poids de ce malheur nouveau,
De mes débiles mains je creusai leur tombeau,
Et voyant chaque jour redoubler ma souffrance,
J'implorai le trépas comme une délivrance.
Pourtant d'un peu d'espoir mon cœur fut éclairé:
Le sort d'un de mes fils me restait ignoré.
Peut-être vivait-il? L'habit couvert de cendre,
Je priai l'Eternel de vouloir me le rendre.
En allant au saint lieu, j'espérais l'attendrir,
Quand un homme de Dieu, qui lisait l'avenir,
Me dit: « Il est vivant, observe un jeûne austère,
Quitte ton ancien toit pour vivre solitaire,
Puis attends que le ciel toujours prompt au secours
T'y ramène ton fils à la fin de tes jours. »
Je me couvris de bure et partis en voyage.
J'abordai de ce mont la retraite sauvage.
Je bâtis de mes mains ces murs que vous voyez,
Et là, ceint d'une corde et les genoux ployés,
J'attends, le front penché sur quelque image sainte,
Que le ciel le ramène et finisse ma plainte.

ETHBERT, à part, à Ulrich

Cet homme est un prophète.

MATTHIAS

Oui, vos malheurs sont grands:
Mais ils viennent de Dieu, les nôtres, d'un tyran.

SUËNO

La base de son trône est trop mal assurée
Pour que son règne soit de bien longue durée.
Il irrite le ciel et peut-être, aujourd'hui,
L'anathème fatal déjà plane sur lui.
Allez, je veux prier pour vous.
(Ils s'éloignent en silence, avec respect et une sorte de crainte.)

SCÈNE IX

SUËNO, seul, au pied de la croix

O Dieu, seul père,
Créateur bienfaisant en qui le monde espère,
Laisse tomber du ciel quelques regards, et vois
Tout un monde souffrant à genoux devant toi.
Dans mon cœur oppressé d'une trop lourde crainte,
Ranime de l'espoir la flamme presque éteinte.
Chaque jour, sous la croix, je te demande un fils,
Mais ton oreille, hélas! semble sourde à mes cris;
Les ans passeront-ils sur ma tête affaiblie
Sans que mes yeux aient vu ta promesse accomplie?

(Il reste plongé dans une profonde méditation.)

SCÈNE X

URBAIN, SUËNO

URBAIN

(Il apparaît tout à coup à la porte, que les paysans ont laissée ouverte; sa figure est pâle et dénote un trouble extraordinaire; il regarde autour de lui avec étonnement, comme sortant d'un rêve.)

Je ne sais où je suis, je ne sais où je vais.
A peine si j'ai vu la porte où je frappais,
Lorsque le vent des nuits sifflant dans le vieux chêne
Eut chassé la torpeur dont ma tête était pleine.
Au linceul de la mort avec peine échappé,
Je sens encor le coup dont l'éclair m'a frappé...
Je frissonne... Que vois-je au fond de la chaumière?
Un vieillard à genoux près d'un autel de pierre.
Il ne m'aperçoit pas, mais je n'ose avancer.
Je vois toujours le sang que je viens de verser.
Dans mon cœur effrayé le remords se réveille,
Et la foudre de Dieu glace encor mon oreille!...

SUËNO

(L'ermite qui est jusqu'ici resté au pied de la croix, se lève, ayant entendu quelque bruit; il s'aperçoit de la présence d'Urbain et s'approche de lui.)

Qui t'amène chez moi par ce ciel ténébreux?

URBAIN

Vieillard, qui que tu sois, secours un malheureux...

SUËNO, s'élançant au cou d'Urbain
Ciel! Urbain!

URBAIN

Quoi?

SUÈNO

Le ciel a tenu sa promesse
Et j'ai vu de mes yeux le fils de ma vieillesse.

URBAIN

Que dis-tu?

SUÈNO

Viens, Urbain, mon fils, mon noble fils,
Remercions le ciel au pied du crucifix.
Sa bonté merveilleuse aujourd'hui se révèle.
O digne sceau marqué sur la foi d'un fidèle,
Qui fait que moi, vieillard, sur mon cœur triomphant,
Je puis encor serrer celui de mon enfant!
Je vous comprends enfin, secret des destinées,
Après tant de soupirs, de peines et d'années.
Et quand la mort viendra, fût-ce même demain,
Je lui dirai: « Prends-moi, j'ai revu mon Urbain! »

URBAIN, se détachant de Suèno

De mes yeux égarés est-ce quelque mirage?
Mensonge, est-ce ta voix? Rêve, est-ce ton ouvrage?
Mon père dans ce lieu! — Foudres, tombez sur moi!

SUÈNO

D'où naît cette épouvante, et d'où vient cet effroi?
Lorsque je tends les bras au seul fils qui me reste,
Il s'éloigne, rempli d'un désespoir funeste.

URBAIN

Arrête, je chancelle et mes sens endormis
Refusent de guider mes pas mal affermis.
Etourdi sous le coup qui m'a frappé la tête,
Je crois encore entendre un roulis de tempête,
Et mille objets confus sans cesse amoncelés
Passent devant mes yeux encore un peu voilés.
J'ignore dans quel lieu je me trouve à cette heure,
Mais un charme puissant m'enchaîne à ta demeure.
Tu te nommes mon père et cependant, je sais,
Mon père en ces climats ne se montra jamais...

SUÈNO

Ranime tes esprits; d'une main trop sévère
L'âge a marqué son sceau sur le front de ton père.
Mais sous le poids des ans mes yeux appesantis
Se raniment encor, je reconnais mon fils:

C'est lui, tel qu'en ces jours de fortune première,
Sa mère le berçait au seuil de ma chaumière;
Ou tel que sur mes bras, à l'heure du repos,
Son sourire effaçait tout l'ennui des travaux.
Ses traits où luit encor la pleine adolescence
Avec ceux de sa mère ont une ressemblance.
Tes frères ne sont plus; de mes bras arrachés,
Dans l'enclos du trépas ils demeurent couchés.
Ta mère, regrettant sa famille perdue,
Au cercueil, elle aussi, trop tôt est descendue,
Et consumant mes jours dans un jeûne pieux,
Moi, j'implorai le ciel de te rendre à mes vœux.
Seul débris échappé d'une ruine immense,
Ange dont le front pur respire l'innocence,
Viens, ton père, longtemps, vécu abandonné,
Que je t'embrasse encore, Urbain, mon premier-né!

URBAIN

Oui, père, cet enfant que ton amour réclame,
L'Eternel te le rend, mais te le rend infâme!

SUËNO

Ciel!

URBAIN

Que viens-je de faire? Epouvanté, confus,
Je me cherche moi-même et ne me trouve plus.
Mille spectres hideux se lèvent sur ma trace,
La honte me poursuit et le remords me glace.
Tant de noirs souvenirs me traversent l'esprit
Que tout me semble un rêve enfanté par la nuit.
Ainsi, je garderai cette tache éternelle
D'avoir levé le fer pour frapper un fidèle!

SUËNO

Un meurtre!

URBAIN

Hélas! ces mains, tu viens de les baiser.
Teintes encor du sang que l'on m'a fait verser;
Car un crime accompli sous la nuée en flammes
Pour jamais met ton fils au nombre des infâmes!

(Suëno chancelle.)

O père, entends-moi!

SUËNO

Non, par mes cheveux blanchis,
Je ne suis pas ton père et tu n'es pas mon fils.

De me nommer ton père aurais-tu l'insolence?
Non, mon fils avec toi n'a pas de ressemblance.
Mon fils est bon; mon fils, noble, plein de vertu,
Se retrouvera pur comme je l'ai perdu!

URBAIN

Te dirai-je les noms des frères dont la cendre
Repose loin de nous?

SUËNO

Je ne veux rien entendre.

URBAIN

Du village natal te peindrai-je les toits,
Le lac aux flots d'azur, les rochers et les bois?

SUËNO

D'un discours mensonger, ta langue empoisonnée...

URBAIN, continuant

Notre vieille maison de lierre couronnée,
Où près de toi, le soir, au foyer réunis,
Tu nommais tes aïeux à l'ainé de tes fils?
Ah! quel beau temps! Alors, ignorant les tempêtes,
Chaque jour se levait plus serein sur nos têtes.
Mais que suis-je à cette heure, en tombant dans tes mains?
L'horreur de la nature et l'effroi des humains!

SUËNO

Dieu! veuillez soutenir ma force chancelante;
La vérité remplit mon âme d'épouvante.
Pardonnez si parfois, sur moi-même affaissé,
L'excès de ma douleur tient mon regard baissé.
Dix ans sur cet autel vivant dans l'abstinence,
Eternel, j'ai trouvé, dans mon impatience,
Vos oracles divins trop lents à s'accomplir.
Et quand votre promesse est prête à se remplir,
Que, pour serrer ce fils que votre main m'envoie,
Mes bras longtemps fermés se rouvrent pleins de joie,
Je les sens malgré moi retomber, effrayés,
Car c'est un meurtrier que vous me renvoyez.
Ce fils que je croyais sur la terre étrangère,
Pour une juste cause éloigné de son père,
D'un poignard assassin vient de charger ses bras.
Pourquoi n'avez-vous pas ordonné son trépas?
Mieux eût valu mourir pour la sainte bannière
Que de...

URBAIN

Eh bien, connais ma faute tout entière.
Aux combats des chrétiens je n'ai pris nulle part.
Ma seule ingratitude a causé mon départ.
Emporté dans le cours d'une ardente jeunesse,
De tes pieux conseils je quittai la sagesse.
Je trouvais, désireux de moins sévères lois,
Du foyer paternel les liens trop étroits.
Je voulais des plaisirs, d'autres cieus, d'autres cimes.
Mais je n'ai rien trouvé, rien que de noirs abîmes.
Maintenant je reviens, et sache, en cet instant,
Jamais fils plus ingrat ne fut plus repentant!

SUËNO

Quoi? Tu n'as pas, vêtu de la lourde cuirasse,
Du sultan Saladin puni la noire audace,
Et reconquis ce bois saint et de sang taché
Que, du haut du Calvaire, il avait arraché?

URBAIN

Promenant au hasard ma course vagabonde,
Sans pouvoir me fixer dans quelque coin du monde,
J'errai de lieux en lieux, nourri d'un fol espoir,
Offrant mon bras servile à qui voulait l'avoir.
Mercenaire honteux brandissant une lance,
Aux châteaux des seigneurs je cherchai l'opulence.
Pour pouvoir assouvir ma soif de volupté,
Je vendis pour de l'or un reste d'équité.
C'est ainsi que, tombant d'abîmes en abîmes,
Je comblai cette nuit le nombre de mes crimes:
Un des seigneurs voisins, que son nom soit maudit!
M'enseigna malgré moi le métier de bandit,
Et confiant sa rage à mes bras mercenaires,
Fit massacrer par moi l'un de ses adversaires!

SUËNO

Le nom du scélérat?

URBAIN

Il se nomme Eberhardt.

SUËNO

Mon soupçon le disait.

URBAIN

Du haut de son rempart,

Ce burgrave que tout protège dans son antre,
D'un cercle de terreur devient l'horrible centre.
Il ricane et le peuple est en proie aux bourreaux;
Le prisonnier gémit derrière ses barreaux;
L'oubliette engloutit victimes sur victimes
Et personne ne pense à châtier ses crimes!

SUËNO

Fallait-il, ô mon Dieu, que sa noire fureur
Jusqu'à mon seuil caché répandît la terreur,
Que l'ordre meurtrier d'un tyran exécration...
Soyez béni pourtant, mon fils est moins coupable.
Sur la puissante main dont il fut l'instrument,
Votre justice appelle un plus grand châtiment.
Punissez l'assassin qui lui donna des armes!...
Urbain, fils bien-aimé que Dieu rend à mes larmes,
Si ton cœur devant lui justement amolli
De tes écarts passés lui demande l'oubli,
Mon bonheur sera pur, et la douleur amère
Ne viendra plus troubler le cœur aimant d'un père.

(Urbain se jette à genoux et pleure.)

Le ciel n'a point menti, j'ai retrouvé mon fils,
Les oracles divins se trouvent accomplis.
Au brigand sur la croix Jésus donna sa grâce,
Il l'accorde à mon fils et son père l'embrasse.
Urbain, relève-toi, mon baiser paternel
A rendu la candeur au front du criminel.
Que du Seigneur partout la gloire proclamée
Montre que notre épreuve est enfin consommée,
Et que sur l'humble autel un encens répandu
Lui dise que ce fils si longtemps attendu,
Guidé par son amour au seuil de ma chaumière,
A retrouvé la paix dans les bras de son père.
Tu resteras ici, dans cet humble séjour
Où le ciel a voulu te rendre à mon amour.
Et toi, vil Eberhardt, dont la voix séductrice
Entraîna mon enfant sur le chemin du vice,
Sois maudit! Que ton nom, de gloire dépouillé,
S'envole avec ta cendre ou demeure souillé!
Si des lauriers conquis ornent ton diadème,
Qu'ils pèsent sur ton front ainsi qu'un anathème,
Qu'au milieu du triomphe et du bruit des combats,
Le sang de ton rival renaisse sous tes pas!

Que le remords, effroi des âmes déchirées,
Te perce incessamment de flèches acérées!
Que tu passes ainsi, courbé sous mille maux,
Et tes nuits sans sommeil, et tes jours sans repos,
Jusqu'à l'heure où de Dieu la justice profonde
T'écrasera du pied comme un reptile immonde!

(Ils se tiennent encore une fois étroitement embrassés, et la
toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Salle gothique au château de Rondchâtel. Faisceaux d'armes et d'armures adossés aux piliers.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND. Quatre autres chevaliers

UN CHEVALIER

D'où vient que notre chef nous a fait rassembler
Et quels sont les secrets qu'on va nous révéler?

RAYMOND

Je ne sais, mais l'effroi se lit sur chaque face.
Les serviteurs entre eux ne parlent qu'à voix basse.
La consternation écrite sur leurs traits
Annonce qu'on découvre ici d'affreux secrets.
J'ai même, dans la tour qu'habite la comtesse,
Entendu les sanglots d'une femme en détresse.

LE CHEVALIER

Que racontez-vous là? que faut-il en penser?

SCÈNE II

EDMOND, vêtu de noir, BAYARD, Les Mêmes

RAYMOND

Voici notre seigneur qui vient nous l'annoncer.

LE CHEVALIER

C'est son fils. Ciel! en deuil!

UN AUTRE

Il va parler. Silence!

EDMOND

Chevaliers, je rends grâce à votre diligence.
Je vois qu'à mon appel vous avez répondu.
Ce n'est qu'un bref discours pourtant qui vous est dû.
Sachez le crime affreux que l'on vient de commettre.
On a tué Bourcard, mon père et votre maître.
Que ses anciens vassaux, aujourd'hui réunis,
Associent leur vengeance à celle de son fils;
Du coupable inconnu qu'ils punissent l'offense!
Je vous laisse, le deuil s'oppose à ma présence.

(Il sort.)

SCÈNE III

Les Mêmes, sans EDMOND

RAYMOND

Le comte assassiné!

UN AUTRE

Nouvelle affreuse!

UN AUTRE

Horreur!

D'un traître jusque-là peut aller la fureur!

UN AUTRE

Qu'on cherche l'assassin! Il faut que mon épée
Dans son sang criminel aujourd'hui soit trempée!

BAYARD

J'en tremble encor moi-même et, telle est ma terreur,
Je crois être parfois tombé dans quelque erreur.
Mais le ciel nous envoie une marque certaine;
Sur le crime commis il appelle la peine;
Il dissipe la nuit dont il était couvert,
Et laisse à la vengeance un chemin tout ouvert:
Vous savez que Bourcard, religieux austère,
Protégeait de Moutier le pieux monastère.
Chaque mois il allait, en un jour solennel,
Réciter sa prière au pied de son autel,
Car sa voix, si terrible aux ligues ennemies,
N'a jamais dédaigné le chant des litanies.
Lui, guerrier si puissant, plein de force et d'ardeur,
On le voyait parfois, dans sa belle candeur,
Dépouillant sa cuirasse et sa robe guerrière,
Prendre un habit de bure et se mettre en prière.
Car il se souvenait, du haut de son pouvoir,
Qu'on ne peut négliger un si noble devoir.
Trois jours se sont passés que, suivant cet usage,
Pour aller au couvent il partit en voyage,
Promettant de rentrer déjà le lendemain.
Trois jours, en sa demeure, on l'attendit en vain;
Et son fils, obsédé d'inquiétudes vives,
Fit pour le retrouver de vaines tentatives,
Quand un autre incident, survenu ce matin,
A, comme par hasard, découvert son destin,
Et, témoignant bien haut de sa fin malheureuse,
Fait entrer dans nos cœurs la certitude affreuse.
Au prier du couvent des soldats envoyés
Apprirent tout d'abord son départ de Moutiers.

En passant, au retour, par cette gorge sombre
Où la Birse circule entre des rocs sans nombre,
Ils virent un cheval sur le sol étendu,
Mort, nageant dans son sang par le fer répandu.
Après s'être approchés, ayant cru reconnaître,
A son harnais doré, le coursier de leur maître,
Ils cherchèrent son fils qui vint, épouvanté,
Voir si ses serviteurs disaient la vérité.
Il reconnut aussi le cheval de son père,
Son plus bel alezan, son favori de guerre,
Qu'il choisissait toujours pour aller aux tournois
Et qui portait son sang empreint sur le harnois.

RAYMOND

Vous en dites assez pour nous faire connaître
Que le comte est tombé sous le poignard d'un traître!

BAYARD

O Bourcard, qui l'eût dit, que quelque vil bandit,
Quelque traître sans nom, de son poignard maudit
Dût un jour lâchement transpercer ta poitrine,
Qui cachait en tout temps une âme si divine;
Toi qui dans les combats, épouvantable et fort,
Dans les rangs ennemis courais porter la mort,
Dont le flottant cimier nous servait de bannière,
Quand nous sortions, rangés pour quelque lutte altière;
Toi dont la lourde lance, écartant les rivaux,
Des cuirasses de fer trouvait tous les défauts,
Qui revenais chargé de butin, de trophées,
Quand les luttes enfin finissaient étouffées,
Qui l'eût dit, ô Bourcard, qu'un jour, loin de ton fils,
Loin de tes chevaliers et loin de tes amis,
Seul, éloigné de tous, pendant la nuit peut-être,
Il te faudrait mourir de la main d'un vil traître,
Sans qu'on pût seulement, auprès de ton cercueil,
Faire veiller dans l'ombre une lampe de deuil!
Faudra-t-il que ton corps, privé de sépulture,
Des corbeaux dévorants devienne la pâture;
Et toi, toi, le plus digne et le plus glorieux,
N'auras-tu pas ta place au caveau des aïeux?

RAYMOND

Ne nous épuisons pas en sanglots inutiles;
Laissons ce privilège aux âmes peu viriles.
Ce qu'il faut, c'est agir; que notre seul dessein
Soit de venger Bourcard en trouvant l'assassin!

Bourcard, écoute-nous, car tu peux nous entendre,
La voix de tes sujets monte jusqu'à ta cendre,
S'il est vrai que les morts, en esprits triomphants,
Planent à travers l'air tout autour des vivants:
Ta mort sera vengée et tes hommes de guerre
Sont tous remplis pour toi d'une sainte colère.
Ils cherchent le coupable et leur glaive affilé
Ne s'arrêtera pas qu'il ne soit immolé!

(Se tournant vers les armures suspendues aux piliers.)

Et vous, nobles aïeux, vieux héros des batailles,
Dont les casques rouillés pendent à ces murailles,
Soyez sans nulle crainte et dormez dans la paix;
Il est encor des bras pour venger les forfaits.
Si la main qui frappa, demeurant inconnue,
Veut que la nôtre soit un moment retenue,
Nous exterminerons la race de bandits
Qui depuis si longtemps ravage le pays.
Il faut, si nous mourons, que l'assassin succombe,
Et que Bourcard vengé dorme heureux dans sa tombe!

BAYARD

Que ces nobles projets ne soient pas différés!
Dieu nous nomme garants des droits les plus sacrés;
Affirmons tous ici, d'un serment redoutable,
Que nous nous unirons pour trouver le coupable.

TOUS, tendant la main droite

Nous le jurons!

BAYARD

Que Dieu, maintenant apaisé,
Fasse que ce serment ne soit jamais brisé!

SCÈNE IV

Les Mêmes. Un page. Bientôt après, un paysan

LE PAGE

Un homme qui paraît demande avec instance
De pouvoir obtenir un moment d'audience.

RAYMOND

D'un sinistre nouveau serait-il messenger?
Qu'il vienne, sans retard je vais l'interroger.

(Le page sort et un paysan entre.)

D'où viens-tu? Dis ton nom. Explique-toi sans crainte.

LE PAYSAN

Je suis un laboureur, à vous parler sans feinte,
Mais je croirais agir en homme sans honneur
Si je ne venais pas avertir mon seigneur.
Faites dans le pays jeter un cri d'alarme.
Rondchâtel est perdu sans le secours des armes!

(Les chevaliers se groupent, dans une vive attente, autour
du paysan.)

RAYMOND

Que dis-tu?

LE PAYSAN

Nous étions occupés dans le bois,
Deux autres compagnons, mes quatre fils et moi,
Quand nous vîmes soudain, sur la route ombragée,
Passer devant nos yeux une troupe rangée;
D'orgueilleux cavaliers aux chevaux harnachés
Précédaient un convoi de frondeurs et d'archers.
Partout étincelaient la cuirasse et la lance,
Mais nul clairon bruyant ne brisait le silence.
Tous ces guerriers marchaient avec précaution,
Comme s'ils eussent craint d'avance un espion.
Je prévis une attaque; aussi prompt que fidèle,
Je vins en toute hâte apporter ma nouvelle;
Leur nombre est grand, seigneur, et s'ils marchent toujours,
Il leur faut peu de temps pour atteindre nos tours!

RAYMOND

Merci, brave manant, pour un pareil message.
Que portait la bannière?

LE PAYSAN

Un aigle au noir plumage
Sur un champ d'écarlate orné d'étoiles d'or.

BAYARD

C'est Malleray!

RAYMOND

Va, cours, sonne partout du cor,
Arme tout à la fois bourgeois et valetaille,
Et s'il n'est pas assez d'hommes pour la bataille,
Des vieillards affaiblis jusqu'aux adolescents,
Que tous, le fer en main, viennent grossir nos rangs!

(Le paysan sort en courant.)

SCÈNE V

Les Mêmes, sans le paysan

RAYMOND, revenant vers les chevaliers
Avez-vous entendu? La trahison est double.

PREMIER CHEVALIER

J'ai peine, je l'avoue, à sortir de mon trouble,
Non que je sente choir, à l'aspect des combats,
La fierté de mon cœur, la force de mon bras.
Des caprices du sort mon âme est étonnée:
Il nous frappe deux fois dans la même journée.

BAYARD, pensif

Bourcard assassiné, l'ennemi sous nos murs,
Fatale liaison d'événements obscurs...
Lorsque d'un chef vaillant nous déplorons la perte,
Des soldats d'Eberhardt la campagne est couverte.

RAYMOND

Amis, c'est plus encor.

BAYARD, lançant à Raymond un regard significatif

Raymond, je vous entends,
Et le même soupçon nous frappe en même temps.

RAYMOND

Tout le dit, Eberhardt est l'auteur de ce crime.
Après avoir tué le maître légitime,
Il croit que le château, resté sans défenseur,
Va tomber sans murmure aux mains de l'agresseur!

PREMIER CHEVALIER

Raymond dit vrai!

DEUXIÈME CHEVALIER

Le traître est connu.

TROISIÈME CHEVALIER

Nos yeux s'ouvrent,
Et les forfaits cachés clairement se découvrent.

BAYARD

Rejoignons notre armée, et marchant au combat,
Dans un sanglant tombeau couchons le scélérat!

RAYMOND

C'est lui, soyez-en sûr; malgré son stratagème,
L'infâme meurtrier se découvre lui-même.

L'ennemi sous les murs, le deuil dans la maison,
Attestent devant Dieu sa double trahison.

(Tirant l'épée.)

Exécrable assassin, tu lèves la bannière,
Tu crois que Rondchâtel touche à l'heure dernière.
Mais non, nous soutiendrons la vengeance d'un fils,
Dussions-nous sous ces murs rester ensevelis!

PREMIER CHEVALIER

Edmond n'arrive point à ce moment suprême.
Allons tous le trouver!

BAYARD

Non, le voici lui-même!

SCÈNE VI

Les Mêmes; EDMOND, en complète armure, un manteau noir
est jeté sur ses épaules, il tient à la main son épée nue.

EDMOND

Nous sommes attaqués; l'ennemi plein d'orgueil
Semble, pour nous frapper, compter sur notre deuil;
Hâtons-nous, chevaliers, de punir son audace!
Votre ancien chef n'est plus, je dois prendre sa place,
Car des droits paternels unique successeur,
Je veux en être aussi le vaillant défenseur.
Marchons! Que le désir d'une vengeance auguste
Rende le cœur plus mâle et le bras plus robuste!

RAYMOND

Les mânes de Bourcard trouveront des vengeurs.
Soyez sûr de nos bras ainsi que de nos cœurs!
(Tous tirent leurs épées et sortent, Edmond en tête.)

Forêt épaisse, parsemée de rochers.

SCÈNE VII

EBERHARDT, D'AZUEL, HERMANN, GÉOFFROI.
Autres chevaliers. Soldats, dans le fond

EBERHARDT

N'allons pas plus avant, la montagne est gravie.
Nous avons, en passant la frontière ennemie,

Pu jusque dans ce lieu marcher inaperçus,
Sous l'abri généreux de ces sapins touffus;
Un moment de repos nous vaudra l'avantage.
Soldats! Dispersez-vous sous cet épais ombrage;
Mais quand le son du cor tintera jusqu'à vous,
Pour marcher au combat vous réparâtes tous;
Et qu'une sentinelle, en haut de chaque roche,
Observe prudemment si l'ennemi s'approche!

(Les soldats se dispersent dans le bois.)

D'Azuel, nous marchons vers le but proposé,
Et bientôt notre espoir sera réalisé;
Nous remettons ce soin à nos soldats fidèles.

D'AZUEL, regardant vers le fond
Du bourg de Rondchâtel sont-ce là les tourelles?
Il est bien défendu, les rochers, les sapins
Entourent le séjour de ces fiers châtelains.
Il se dresse bien haut sur sa roche escarpée,
Mais il verra tantôt ce que peut notre épée.

EBERHARDT

L'abord est difficile et je pense qu'il faut
Renoncer tout de suite à le prendre d'assaut.
Voyez, de deux côtés la Suze le protège,
Et ce sera très dur si l'on commence un siège.

D'AZUEL

Il ne nous attend pas et nous gagnons beaucoup
Si nous l'étourdissons par la force du coup.

EBERHARDT

Oui, le bourg ne contient que Bourcard, le vieux comte.
Rien ne lui présageant une attaque si prompte,
Il ne soupçonne pas, en sa trompeuse paix,
Qu'il a des ennemis qui le serrent de près;
Et comme il vit toujours avec insouciance,
Il n'aura près de lui ni soldats, ni défense.
Nous bloquerons le bourg, et le succès entier
Sera d'avoir Bourcard pour notre prisonnier.
Mais que nous sert Bourcard? Il faut que sa puissance
Soit brisée au combat par le choc de la lance,
Qu'il vienne avec sa troupe et qu'un premier succès
Aussitôt du château nous procure l'accès.

D'AZUEL

C'est vrai, votre conseil sort d'une tête sage.
L'on reconnaît en vous un homme de courage:

Qu'au bourg de Rondchâtel le défi soit porté,
Bourcard arrivera, de sa troupe escorté.

HERMANN

Seigneur, je ne crois pas que ce soit nécessaire,
Sans doute Rondchâtel est-il prêt à la guerre,
Car j'ai vu ses drapeaux flotter aux alentours
Et des archers monter pour défendre ses tours.

UN CHEVALIER, dans le fond

Oui, c'est la vérité, leur troupe s'est formée,
Et je puis distinguer, d'ici, toute une armée.

EBERHARDT

Eh bien! les orgueilleux, ils ne se doutent pas
Que ce jour doit encore éclairer leur trépas!

D'AZUEL

Il faut les entourer, les forcer à se rendre.
Attaquons-les.

EBERHARDT

Seigneur, vaut-il pas mieux attendre?
Notre marche fut longue et, par cette chaleur,
Un moment de repos doublera la vigueur;
Voici quel est le plan du combat qui s'engage:
Que notre armée entière en deux corps se partage,
L'un attaque avec force et combat, acharné;
L'autre, caché longtemps, sort au signal donné,
Se jette sur Bourcard au plus fort de la lutte,
L'attaque par derrière et consomme sa chute.

D'AZUEL

C'est juste, nos soldats, se sentant protégés,
Auront plus de courage, une fois engagés.

EBERHARDT

Je commence l'attaque.

D'AZUEL

Et moi, je vous seconde.

EBERHARDT

Cachez vos combattants dans la forêt profonde.
Ce stratagème habile aura pour résultat
Une victoire aisée, après un court combat.
Nous les maîtriserons; ils auront beau, les lâches,
Sur leurs casques dorés attacher leurs panaches,

Leur heure est arrivée, et bientôt le terrain
Sera rouge du sang versé par notre main.
Sortons un peu d'ici, retournons en arrière,
Et voyons les progrès que fait notre adversaire.
(Il sort avec d'Azuel et les autres chevaliers, excepté Silvain
et Geoffroi, qui restent en arrière.)

SCÈNE VIII

SILVAIN, GÉOFFROI

GÉOFFROI, après avoir suivi des yeux Eberhardt
jusqu'à ce qu'il ait entièrement disparu

Tyran! Puissent ces fers qu'on aiguise là-bas
Devenir l'instrument de ton affreux trépas,
Afin que, ta puissance une fois ébranlée,
Demain, la liberté règne dans la vallée!

SILVAIN

De qui parlez-vous, sire? Est-ce de Rondchâtel,
Ou bien de Malleray?

GÉOFFROI

De ce tyran cruel
Qui, du haut de son fort, tient, depuis dix années,
Par les fers les plus durs ses tribus enchaînées,
Qui nous entend gémir derrière son rempart,
Et croit nous effrayer du seul nom d'Eberhardt!

SILVAIN

L'esprit de liberté vous gagne et vous anime.
Vous montrez en tout temps une âme magnanime.
Je comprends votre idée; il me tarde de voir
Le tyran détrôné, dépouillé du pouvoir.
Mais que sert de gémir dans l'état où nous sommes?

GÉOFFROI

Sommes-nous des agneaux ou sommes-nous des hommes?
Ne retrouvons-nous plus en nous la loyauté
Qui faisait autrefois chérir la liberté?
Et pendant qu'un tyran nous irrite et nous froisse,
Devons-nous à l'écart dévorer notre angoisse?

SILVAIN

Je sais son injustice et je sens, comme vous,
S'élever dans mon âme un trop juste courroux.
Souvenons-nous pourtant qu'un serment nous engage
A rendre à ce seigneur un légitime hommage,

Du jour où, se voyant mourir sans successeur,
Le comte de ses biens le nomma régisseur.

GÉOFFROI

Il abuse des droits que le ciel lui confie.
Voulez-vous que pour lui chacun se sacrifie,
Et qu'il voue à l'affront le nom de Malleray,
Que cent ans de vertus avaient rendu sacré?
Ecoutez! La puissance, éclatant avantage,
Aux mains de la noblesse est mise par l'usage.
C'est bien, car le pouvoir doit revenir à ceux
Qui trouvent un exemple aux vertus des aïeux.
Ainsi, par cette loi, les ligues se formèrent.
Les bourgs des châtelains sur les monts s'élevèrent.
Le seigneur, recevant les dîmes des sujets,
S'exerçait aux tournois ou vivait dans la paix,
Ou, pour gagner le ciel par son heureux courage,
De la tombe du Christ écartait l'esclavage.
Si, par l'orgueil poussé, quelque guerrier voisin
Menaçait le pays de son glaive assassin,
La trompette sonnait, et quittant la charrue,
Le paysan, soudain, taillait une massue.
Les archers réunis sous les hauts étendards
Tendaient leur arbalète et décochaient leurs dards.
Le ravisseur chassé, désormais inutiles,
Les soldats retournaient aux campagnes fertiles,
Chantaient des chants vainqueurs, remplissaient leurs maisons
Du butin de la guerre et du fruit des moissons.
Les chevaliers heureux et tout couverts de gloire
Par des vers immortels célébraient leur victoire,
Et formant leurs enfants aux règles du devoir,
Donnaient à la patrie un précieux espoir.
Ainsi, de deux côtés, l'honneur et le bien-être
Florissaient sous les toits du sujet et du maître.
Si quelque autre ennemi venait les outrager,
L'empereur des Germains savait les en venger.
Mais bientôt des châteaux la vertu fut bannie,
Et l'on vit s'élever l'infâme tyrannie.
Le luxe et les plaisirs déroutant le seigneur,
Sa puissance égalait souvent son déshonneur.
Tous les fiefs enchaînés, doublement tributaires,
Devaient subir le joug des lois les plus sévères.
Le châtelain se fit bâtir de hautes tours
Dans des lieux escarpés, sombres nids de vautours

D'où, guettant jour et nuit la plus petite proie,
Sur le pauvre passant il fondait avec joie.
Il s'entoura de gens que l'espoir du butin
Amenait chaque jour à son foyer hautain,
Véritables bandits qui, gagnés par leurs maîtres,
Devenaient à leur gré soldats, meurtriers, traîtres.
L'ambition régna; l'on vit les conquérants
Se disputer entre eux la terre des manants,
Ceux-ci, le front courbé sur un travail austère,
Apporter en tribut tous les fruits de la terre;
Et, le droit de la force une fois établi,
Les antiques vertus retomber dans l'oubli.
La guerre que nous faisons est une guerre injuste.
Dans le but d'Eberhardt je ne vois rien d'auguste;
A de nobles courroux le glaive destiné
Par de pareils exploits se trouve profané;
Les sieurs de Rondchâtel se maintiennent en braves,
Leurs vassaux respectés ne sont pas leurs esclaves
Et c'est injustement qu'un tyran effronté
Nous force de marcher contre leur liberté!

SILVAIN

Vous révélez un cœur ami de la justice,
Mais à de tels discours l'heure n'est pas propice.
A quoi sert de vanter les vertus d'un rival
Lorsque, pour le combattre, on attend le signal,
Que les fers réunis qui planent sur sa tête
N'annoncent que trop bien sa future défaite?
Car cette épreuve est plus qu'il ne peut supporter.
Bourcard sera vaincu, qui voudrait en douter?

GÉOFFROI

Je vous sais trop loyal et vous crois trop fidèle
Pour être partisan d'une ignoble querelle;
Imitez mon exemple et fuyez avec moi.

SILVAIN

La sentinelle est là, taisez-vous, Geoffroi.

GÉOFFROI

Ne craignez rien, je sais, non loin de cette place,
Un défilé secret où personne ne passe.
Venez donc!

(Hermann, qui est entré depuis quelques instants et les a écoutés très attentivement, les arrête au moment où ils vont sortir.)

SCÈNE IX

Les Mêmes, HERMANN

HERMANN

Arrêtez!

SILVAIN

Dieu! Nous sommes trahis!

GÉOFFROI

Ne craignez rien, Hermann sera de nos amis.

HERMANN

O chevaliers félons qui dégradez votre âme,
Honte à votre blason et honte à votre lame!
Vous jetez loin de vous l'antique loyauté,
Et brisez un serment après l'avoir prêté.
En était-il ainsi de vos nobles ancêtres?
Ils restaient en tout temps fidèles à leurs maîtres,
Et souffraient volontiers et le fer et le feu,
Plutôt que de trahir ou leur chef ou leur vœu!

GÉOFFROI

Prenez-vous le parti d'un être sans entrailles,
Dont l'égoïsme abject ne rêve que batailles,
Qui fait de ses sujets un peuple de soldats,
Afin de prodiguer leur sang dans les combats?
A combattre Bourcard le tyran nous entraîne;
Mais devons-nous servir d'instruments à sa haine?

HERMANN

Je le hais plus que vous et mon courroux est tel
Que volontiers mon glaive abattrait le cruel.
Mais d'un serment donné la fatale contrainte
Veut que cette fureur aussitôt soit éteinte.
D'ailleurs, de vos transports je reconnais le but:
Du pays asservi vous voulez le salut.
Vous entendez briser ces indignes entraves
Dont il a su charger les mains même des braves,
Oter d'un front souillé la couronne des rois
Et rétablir enfin l'équilibre des droits.
Je connais vos raisons, venant de les entendre,
Mais, compagnons, croyez, il faut encore attendre.

GÉOFFROI

Chacun hait le tyran et veut le renverser,
Tout un peuple au besoin viendra nous renforcer.

HERMANN

Pour que l'œuvre une fois puisse être commencée,
Il s'agit de mûrir encor notre pensée.
Tout dépend d'un moment; d'un faux zèle animés,
Ne brisons pas des plans par nous-mêmes formés.
On va sonner du cor; quand le combat s'engage,
Un guerrier laisse tout pour penser au carnage.
Mais si Dieu nous permet d'être encor réunis,
Si nous ne tombons pas sous les coups ennemis,
Nous reprendrons notre œuvre avec persévérance,
Et la patrie enfin aura sa délivrance.
Plus un vil oppresseur outrage l'équité,
Plus le temps de son règne en devient limité.
Eberhardt n'est pas chef, quoiqu'il en ait l'audace:
L'intendant au seigneur devra céder la place,
Sitôt que par Mathilde un époux désiré
Sauvera de l'oubli le nom de Malleray.
Ne perdons pas l'espoir de voir un jour renaître
Le règne fortuné de notre défunt maître;
Car j'ai le privilège, inscrit au testament,
De diriger le choix de son unique enfant.
Courage donc, amis, bientôt le terme expire.
Eberhardt, détrôné, va perdre son empire,
Et moi qui suis chargé d'offices importants,
Je les accomplirai dès qu'il en sera temps.

GÉOFFROI

O Hermann!

SILVAIN

Brave ami!

HERMANN

Que cet espoir nous guide!
Marchons sans différer à la lutte homicide.

(Ils sortent.)

Autre paysage, près du château de Rondchâtel.

SCÈNE X

EDMOND, BAYARD

EDMOND

Où sont tous nos soldats?

BAYARD

Ils nous suivent de près.
D'ici même je vois marcher leurs rangs épais.
Sur leur visage altier quelle fureur est peinte!
Nul doute, de leur cœur ils ont banni la crainte,
Et jamais une troupe, en suivant un drapeau,
Ne nous donna l'espoir d'un courage plus beau.

EDMOND

Eh bien! que le combat se livre, et qu'il décide
Entre le vengeur juste et l'infâme homicide!
O Bayard, de mon deuil je me vois arraché.
J'aurais voulu du moins, quelques moments caché,
Payer au trépassé le tribut de mes larmes.
Mais un sort imprévu veut qu'on prenne les armes.
Le deuil silencieux qui m'aurait soulagé
En un bruit de bataille est tout à coup changé.
Que prétend l'ennemi? Sonder notre courage?
C'est bien, d'un Dieu vengeur je reconnais l'ouvrage;
Au but que nous cherchons il nous ouvre un chemin;
Désormais sa justice est mise en notre main.
Noble Bayard, tu sais qu'en toute circonstance,
Je t'ai, comme un ami, montré ma confiance;
Sans longtemps différer, je vais donc aujourd'hui
Te dire les soupçons dont je suis assailli.

BAYARD

Parlez, je vous écoute, et quoi qu'il vous advienne,
Vos malheurs sont les miens, votre cause est la mienne.

EDMOND

Bourcard n'est plus; un bras, exécration à toujours,
Par une trahison vient de trancher ses jours.
Notre première horreur à peine est dissipée
Que d'un nouveau malheur notre tête est frappée.
Un ennemi, soudain, levant ses étendards,
D'une nombreuse armée entoure nos remparts.

Cette attaque subite et faite aujourd'hui même
Nous peut donner la clef de l'énigme suprême.
Quand le lion fameux qui nous protégeait tous
Voit, percé par le fer, s'éteindre son courroux,
Alors l'ennemi vient, croyant pouvoir sans crainte
De son palais désert fouler l'auguste enceinte
Et jeter loin de là, du haut de ses remparts,
Le reste dispersé des lionceaux épars,
Troupeau pâle et tremblant, sans soutien, sans défense,
Et que dans ses filets il croit saisi d'avance.
On a su notre deuil, nul ne peut en douter,
Et pour mieux nous détruire, on veut en profiter;
Oui, je sens de mes yeux tomber le voile sombre
Et mes regards vainqueurs ne frappent plus dans l'ombre.
L'assassin s'est trahi, me comprends-tu, Bayard?

BAYARD

Je vous comprends, seigneur, vous nommez Eberhardt.
Eux aussi, vos vassaux, d'un accord unanime,
Ont pensé que ce traître était l'auteur du crime.

EDMOND

Je le pense comme eux, tout le montre et le dit,
Oui, mon père est tombé sous les coups du bandit;
Je le connais trop bien, dur, cruel, inflexible;
A sa férocité rien ne semble impossible;
Lui qu'un sort imprévu mit, contre tout espoir,
Des derniers rangs du peuple au faite du pouvoir,
Par d'insolents désirs chaque jour il offense
Celle que le malheur mettait sous sa défense;
Lassé de ses refus, le rustre ambitieux
Vient chercher autre part des succès plus heureux.
C'est peu d'avoir tramé l'attentat le plus lâche,
D'avoir rougi le sol d'un sang noble et sans tache,
D'avoir jeté le corps du maître de ces tours
A la gueule des loups, aux serres des vautours:
Il porte à son cadavre une dernière atteinte,
Il veut voir par sa main toute sa race éteinte,
Sa maison ravagée et ses soldats vaincus.

BAYARD

Croyez-vous vos vassaux sans force et sans vertus,
Et l'ancien Rondchâtel n'a-t-il plus de ces braves
Qui donneraient leur sang plutôt que d'être esclaves,
Et qui, couvrant leur chef d'un vaste bouclier,
Sentent battre des cœurs sous leurs habits d'acier?

EDMOND

O Bayard, quand je pense au destin de mon père,
Mille larmes de deuil inondent ma paupière.
Hélas! il s'avancait, tranquille et sans effroi,
Heureux de retrouver sa famille et son toit,
De revoir ce foyer où pétillait la flamme,
Où l'attendaient déjà ses enfants et sa femme.
Il ne se doutait pas que, loin de tout secours,
Le fer d'un vagabond viendrait trancher ses jours.

BAYARD

Nos glaives lui feront, auprès de ces murailles,
Dans le sang des vaincus de belles funérailles.
Le ciel, nous épargnant d'inutiles détours,
Nous fait marcher au but par des chemins plus courts.
Il veut qu'en un seul jour, aux dépens de l'impie,
Le crime se découvre et le crime s'expie!

EDMOND

Marchons donc au combat; le sinistre égorgeur
Vient se livrer lui-même au glaive du vengeur.
Antiques étendards troués dans les mêlées,
Dont mon père effrayait les monts et les vallées
Quand, pressant du talon les flancs de son coursier,
Il faisait dans sa main étinceler l'acier,
Il s'agit maintenant d'une tout autre gloire,
Il faut venger ce chef de la mort la plus noire,
Afin que d'Eberhardt le trépas mérité
Apaie le courroux de son fils irrité.

SCÈNE XI

RAYMOND. Les autres chevaliers. Soldats, arrivant en tumulte.
Les Mêmes

PLUSIEURS

L'ennemi! L'ennemi!

EDMOND

Nous l'attendons. Qu'il vienne!

RAYMOND

Leurs cuirasses d'argent reluisent dans la plaine!

UN CHEVALIER

Des fers entrechoqués on entend le fracas!

UN AUTRE

Déjà les cavaliers s'avancent à grands pas.

Les pieds de leurs chevaux font jaillir la poussière!

EDMOND, baissant la visière et tirant l'épée

Maintenant, chevaliers, qu'on baisse la visière!

Vassaux de Rondchâtel, montrez aux assaillants

Que vous comptez encor parmi les plus vaillants!

(Clairons, cris de guerre; tous sortent, Edmond en tête; le tumulte de la bataille gronde dans l'éloignement, quelques soldats d'Eberhardt passent dans le fond de la scène; peu à peu, le bruit s'apaise et s'éloigne; suit un profond silence.)

SCÈNE XII

RAYMOND, grièvement blessé, porté par trois soldats

RAYMOND

Déposez-moi là-bas sur ce tapis de mousse.

Sous cet ombrage frais, la mort sera plus douce...

(Ils le déposent au pied d'un arbre.)

O maudit soit le fer qui vient de me percer!

Je pourrais... Mais allez, allez les renforcer...

Toi, soldat, reste; avant que de cesser de vivre,

Je veux savoir le sort du combat qui se livre.

Monte sur cette roche et puis tu me diras

Sans mensonge et sans peur tout ce que tu verras!

UN DES SOLDATS

O maudit soit le jour et maudite la lance

Qui nous prive à jamais d'un chef plein de vaillance!

Vous fallait-il ainsi tomber le tout premier?

RAYMOND

Allez! Couvrez Edmond de votre bouclier.

Il a besoin de vous, l'ennemi qui le presse

A de nombreux soldats hardis et pleins d'adresse.

Allez! Ne souffrez pas que ce combat cruel

Se termine aux dépens des fils de Rondchâtel,

Et qu'un vil meurtrier, méprisant la justice,

Mène toute une race au bord du précipice,

Soyez obéissants aux ordres que je dis,

Car je suis encor chef, tout mourant que je suis.

(Deux soldats s'éloignent, l'autre reste.)

Monte sur ce rocher, tu dois voir la mêlée.

LE SOLDAT, sur une hauteur

Tout est vague, on ne voit nulle troupe assemblée.

Les guerriers dispersés combattent corps à corps
Et les champs sont couverts de blessés et de morts.
Ils luttent, courageux, sans relâche ni trêve.

RAYMOND

Vois-tu nos combattants?

LE SOLDAT

La poussière s'élève
Et recouvre les rangs. Je ne distingue plus
Qu'un bizarre assemblage et qu'un tableau confus...
Si, je les aperçois... La lutte est acharnée,
Il en tombe, ils ne sont bientôt qu'une poignée...

RAYMOND

Vois-tu des étendards?

LE SOLDAT

Aucun de Rondchâtel,
Mais l'aigle d'Eberhardt plane haut vers le ciel.

RAYMOND

Les armes d'Eberhardt... Que le ciel les confonde!
Que font donc nos soldats?

LE SOLDAT

La mêlée est profonde...
Hourra! Notre drapeau se relève, vainqueur!

RAYMOND

Courage, Rondchâtel!

LE SOLDAT

Il retombe...

RAYMOND

Malheur!

Courage, mes enfants!

(Avec désespoir, tâchant de se lever.)

Oh! rester sans rien faire,
Quand le combat m'appelle auprès de ma bannière!

LE SOLDAT

Un des nôtres s'avance et, poussant de hauts cris,
Taille à grands coups de fer dans les rangs ennemis!

RAYMOND

C'est Bayard, j'en suis sûr.

LE SOLDAT

Mais les voilà qui plient.
Ils cèdent à l'effort...

RAYMOND
Courage!

LE SOLDAT
Ils se rallient.
Je vois, de tous côtés, nos soldats dispersés
Sous les coups ennemis retomber écrasés.
Les champs sont noirs de morts, notre petite armée
Par le fer d'Eberhardt est toute décimée...

RAYMOND
Eberhardt? Quoi? le ciel aujourd'hui le défend?
L'infâme s'en irait joyeux et triomphant,
Et nous qui soutenons une cause innocente,
Nous n'avons contre lui qu'une rage impuissante?
J'irai moi-même...

(Il ne peut achever.)

LE SOLDAT, reculant avec épouvante
Dieu! Rondchâtel est perdu...

RAYMOND, convulsivement
Perdu... Je vais mourir... Ami! que me dis-tu?

LE SOLDAT
Une autre armée arrive et, de la forêt sombre,
De nouveaux assaillants descendent en grand nombre;
Un chevalier les guide... Il porte un étendard...
Mais que vois-je? Ce n'est plus l'aigle d'Eberhardt,
C'est la croix d'Azuel.

RAYMOND
Trahison! Infamie!

LE SOLDAT
Les nôtres sont traqués par la troupe ennemie,
Ils tombent de plus belle... On peut apercevoir
Un jeune chevalier portant un manteau noir...

RAYMOND
C'est mon seigneur Edmond. Dieu! que vas-tu me dire?

LE SOLDAT
Il est fait prisonnier, sa troupe se retire.

RAYMOND
Cours, va le seconder!
LE SOLDAT, descendant en courant et en brandissant sa lance
O honte et déshonneur!
C'est par la trahison qu'Eberhardt est vainqueur!
(Il sort.)

RAYMOND, de plus en plus faible

Je meurs!

(Des fuyards de Rondchâtel passent sur la scène. Raymond, en les voyant, semble recouvrer toute sa force, il se lève, indigné, et leur barre le chemin.)

Que vois-je là? des fuyards? de mes frères!
Ils désertent leur chef et laissent nos bannières...
Infidèles! Comment! non, vous ne fuirez pas,
Une nouvelle ardeur a ranimé mon bras.
Ne vous souvient-il plus de votre ancienne gloire?...
Mais ils n'écoutent pas, et j'expire!

(Il retombe, épuisé; l'effort semble l'avoir tué, les fuyards passent. Au même instant, le comte d'Azuel arrive, brandissant un drapeau.)

D'AZUEL

Victoire!

(Raymond relève la tête, fait un mouvement de désespoir et meurt. La toile tombe.)

FIN DE L'ACTE II

ACTE III

Une salle au château de Malleray. Les colonnes sont ornées de festons et de guirlandes, en signe de victoire. Dans le fond, une large porte donnant sur la cour.

SCÈNE PREMIÈRE MATHILDE, FRIDOLIN

MATHILDE

Laisse-moi, tu prétends en vain me consoler.
Mes larmes en ce jour ont besoin de couler;
Seule, j'erre en ce lieu, tremblante, irrésolue.
Que je voudrais pouvoir arracher de ma vue
Ce superbe appareil de festons éclatants,
De casques panachés et d'étendards flottants,
Qui, décorant la salle avec un air de fête,
De mon dernier ami m'annoncent la défaite!

FRIDOLIN

Hélas! je vous entends, comtesse, et vos sanglots
Dans mon cœur attendri trouvent de longs échos.
Ah! malheureux Edmond!

MATHILDE

En usant de courage,
Pourra-t-il quelque jour reprendre l'avantage?

FRIDOLIN

Il ne se battra plus, car il n'en est plus temps.
Son armée est réduite à quelques combattants.

MATHILDE

Que n'ont-ils résisté jusqu'à leur agonie!
Mieux vaut trouver la mort qu'un jour l'ignominie!
Mieux vaut, sous l'étendard que l'on doit secourir,
Combattre dignement jusqu'au dernier soupir,
Que de finir ses jours dans un triste servage,
Et de voir son pays en proie à l'esclavage!
Eberhardt, honte à toi, scélérat odieux,
Qui dégrades ainsi le nom de mes aïeux,
Qui, sachant le pouvoir d'une bannière auguste,
Viens de t'en emparer pour une guerre injuste!

FRIDOLIN

Il n'est plus de vengeur pour les forfaits commis.
Hier, triste en pensant aux jours évanouis,

Sentant peser sur moi des souffrances sans nombre,
Je m'aventurai seul sous cette voûte sombre
Où les restes sacrés de notre ancien seigneur
Sur le lit de la mort reposent dans l'honneur.
La lampe sépulcrale, à toute heure allumée,
Jetait un jour tremblant sur sa tombe fermée.
Près d'elle l'on voyait, suspendus au pilier,
Son casque, son épée avec son bouclier.
Et je versais des pleurs en pensant à cet homme
Dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un fantôme,
Tandis que des méchants dégradent son drapeau,
Dansent, remplis de joie, autour de son tombeau,
Outragent son enfant qui se lamente et pleure,
Ecrasent ses sujets et pillent sa demeure.
Ah! que j'aurais voulu le voir se réveiller!
Un seul de ses regards les aurait fait trembler.
Mais il dort dans sa bière à toujours, et les astres
Ne semblent présager que crimes et désastres.
O Dieu!

MATHILDE

D'où vient ce trouble, ô Fridolin? Je vois,
Tu n'as pas découvert tous tes sujets d'effroi.
Tu sais quelque secret funèbre qui me touche,
Mais sa profonde horreur te ferme encor la bouche.
Parle, fais-moi de tout un fidèle rapport.
C'est peu d'être défait: Edmond serait-il mort?
Oh! parle.

(On entend le bruit d'une fanfare éloignée.)

FRIDOLIN

Entendez-vous ces grands cris de victoire?
C'est Eberhardt qui vient, fier et couvert de gloire;
C'est d'Azuel qui suit, les mains teintes d'un sang
Superbe hier encor, maintenant impuissant.
Tous, levant jusqu'au ciel les bannières conquises,
Ils ont le cœur gonflé des louanges promises.
Mais on peut voir plus loin, spectacle malheureux,
Edmond chargé de fers qui marche derrière eux!

MATHILDE

Edmond leur prisonnier?

FRIDOLIN

Fiers d'une telle proie,
Ils l'amènent au bourg avec des cris de joie.
Leur triomphe est complet, le combat d'aujourd'hui
Vient de nous arracher notre dernier appui.

MATHILDE

Ainsi, devant mes pas, tout s'écroule et tout tombe,
L'injustice triomphe et la vertu succombe.
Le généreux Edmond qui, selon mon espoir,
Devait un jour, brisant un injuste pouvoir,
Rendre mes droits plus forts et mes jours plus prospères,
Entre, les bras liés, au château de mes pères.

(Le bruit des fanfares s'est rapproché.)

Mais sortons, car je crains que l'aspect du vainqueur
Ne montre aux yeux de tous la haine de mon cœur.

(Elle sort, Fridolin la suit.)

SCÈNE II

EBERHARDT, D'AZUEL, GÉOFFROI, SILVAIN, HERMANN
et autres chevaliers d'Azuel et de Malleray

(Ils arrivent tous par le fond en marche triomphale; quelques-uns portent des dépouilles du combat. Quand le cortège est entré, la fanfare cesse et la troupe se range dans le fond.)

EBERHARDT

Chevaliers, quel beau jour que celui qui s'achève!
Toujours on vantera l'effort de votre glaive.
Vous avez bien montré, dans ce combat nouveau,
Que vous avez à cœur l'honneur de mon drapeau,
Que vous vous souvenez de l'antique vaillance
Et que tout cède au fer de votre bonne lance!
Et vous, nobles amis, vous, vassaux d'Azuel,
Qui m'avez honoré d'un secours mutuel,
Vous avez aujourd'hui, pour une cause amie,
Combattu vaillamment et risqué votre vie.
Mais qui sert Eberhardt et qui lutte pour lui
N'aura qu'à l'implorer, s'il a besoin d'appui.
Rondchâtel est perdu, sa tour s'ébranle et croule,
Sa gloire d'autrefois dans la Suze s'écoule.
Il a fini, le temps de ses heureux destins.
Dès demain, par le feu qu'allumeront nos mains,
Nous allons renverser ce donjon trop superbe
Et, pour l'éternité, l'ensevelir sous l'herbe...
Maintenant, qu'un banquet, par mon ordre apprêté,
Fasse au bruit du combat succéder la gaité!
Le guerrier le plus ferme et le plus redoutable
Goûte aussi les chansons et le vin de la table,

Et son bras éprouvé par le fer ennemi
N'en devient que plus brave et que mieux affermi.

(Des pages ouvrent les portes d'une salle contiguë. On aperçoit la table mise et les serviteurs circulant avec des aiguières d'or. Les chevaliers sortent, les portes se referment.)

SCÈNE III

EBERHARDT, D'AZUEL, puis SUËNO

(Ce dernier apparaît à la porte du fond, laissée ouverte; il regarde pendant quelques moments dans la salle, puis entre sans être vu.)

EBERHARDT

D'Azuel, de ce jour je garderai mémoire.
C'est à votre secours que je dois la victoire.
L'ennemi dans nos mains livre ses étendards;
Les bois de Rondchâtel sont remplis de fuyards;
De leurs compagnons morts la campagne est semée,
Et nous avons ici le chef de leur armée.
Je saurai vous payer le service rendu.

D'AZUEL

Je ne veux que le nom d'avoir bien combattu.
C'est déjà, pour mon âme, une gloire assez grande
Pour que de tout présent je refuse l'offrande.

SUËNO

Un mot, comte Eberhardt.

EBERHARDT, apercevant Suëno

Que veux-tu?

SUËNO

Vous parler.

J'ai d'importants secrets que je viens révéler.

EBERHARDT

Dis-les-moi librement.

SUËNO

Seigneur, faites qu'on sorte.
Alors j'accomplirai le mandat que je porte.

D'AZUEL, se retirant

Je vous laisse.

EBERHARDT, à d'Azuel qui sort

Allez, comte, au festin préparé
Et, dans quelques moments, je vous y rejoindrai.
(D'Azuel sort.)

SCÈNE IV

EBERHARDT, SUËNO

(Pendant cette scène, on entend par moments, dans la salle voisine, les chants et les rires des convives.)

EBERHARDT, considérant Suëno avec étonnement

Mes yeux n'ont pas encor rencontré ton visage,
Moine, parle à voix haute et dis-moi ton message.

(A part.)

Dois-je voir, quand tout rit de mon nouvel exploit,
La soutane du prêtre arriver sous mon toit?

SUËNO

Je suis un messenger de la justice sainte;
Le ciel m'envoie à vous et j'obéis sans crainte,
Car c'est le privilège encor de l'équité,
D'oser même aux puissants dire la vérité.

EBERHARDT

Au fait, il siérait mal, en ce jour de conquête,
De venir m'adresser quelque vaine requête.

SUËNO

Oui, vous êtes heureux; mais vous ne savez pas,
Pendant que vous levez l'étendard des combats,
Que votre cœur, enflé de gloire et d'espérance,
Regarde l'avenir avec tant d'assurance,
Qu'un ennemi superbe, et maintenant vaincu,
Implore votre grâce et gémit, abattu,
Non, vous ne savez pas qu'au bruit joyeux des armes
Se mêlent d'autre part des sanglots et des larmes.

EBERHARDT

Qui pleure et qui gémit? Des lâches!

SUËNO

Vos sujets.

EBERHARDT

Pourquoi gémissent-ils?

SUËNO

Ils demandent la paix.

EBERHARDT

La paix? Ingrats! Comment! après cette victoire,
Ils demandent la paix?

SUËNO

Oui, tout couverts de gloire,
Admirés de chacun, ils viennent, par ma voix,
Implorer ce bienfait pour la dernière fois.

EBERHARDT

Ils iront au combat si je le leur commande;
Ils resteront chez eux si telle est ma demande.

SUËNO

Mais le peuple gémit; songez au laboureur
Qui, courbé chaque jour sur son triste labeur,
Quand l'éclat des moissons vient enrichir ses terres,
Doit laisser la récolte et suivre vos bannières.
Peut-être a-t-il encore, au foyer délaissé,
Un père que la peine et que l'âge ont glacé,
Ou quelque pauvre vieille, en proie à la misère,
Et qui n'a plus que lui pour défense dernière.
Quand la saison l'appelle aux champêtres travaux,
Le clairon sonne, il faut marcher sous les drapeaux.
La bataille se livre, on parle de victoire.
Heureuse de revoir son fils couvert de gloire,
Au seuil de la maison, la mère ouvre ses bras,
Quand un autre guerrier lui conte son trépas.
Magnanime héros percé d'un coup de flèche,
En défendant son maître, il est mort sur la brèche.
Puis le seigneur revient, on chante: « Il a vaincu,
Eberhardt est vainqueur, Rondchâtel est perdu. »
Ils sont allés deux cents et reviennent cinquante,
Mais qu'importe après tout, l'armée est triomphante!
Qu'importe que le champ témoin de vos efforts
Soit couvert de blessés, de mourants et de morts;
Les chevaliers joyeux reviennent en tumulte.
Et tandis qu'au village où le champ reste inculte,
Le froment que n'ont pas foulé vos étalons,
Avant d'être cueilli, germe sur les sillons,
La nappe du festin, au château déployée,
Étale les splendeurs de l'orgie enrouée,
Si bien que le matin, de ses rayons sacrés,
Surprend à leur banquet les vainqueurs enivrés!
Oui, seigneur Eberhardt, vos guerres inutiles
Sont l'horreur des hameaux et le fléau des villes.
Ne méditant jamais que de sanglants projets,
Vous anéantissez le bien de vos sujets,
Et pour mieux écraser ces tremblantes victimes,
Vous doublez leurs travaux et vous triplez leurs dîmes;
Le pauvre paysan soupire et vous maudit.
Le vallon tout entier semble être à l'interdit,
Pendant que le seigneur, vêtu d'or et de soie,
Renforce ses remparts, chante et vit dans la joie.

EBERHARDT

Trêve à pareil discours! Ton audace envers moi
N'aura-t-elle donc plus ni limite ni loi?

SUËNO

Ce ne sont encor là que des douleurs communes,
Et vous leur préparez bien d'autres infortunes:
On peut voir chaque jour, traîné par vos soldats,
Quelque serf, accusé des plus noirs attentats,
Auquel vous réservez, derrière ces murailles,
Les chaînes, les crampons, les brûlantes tenailles,
Supplices qui, frappant les âmes de terreur,
Leur arrachent souvent des aveux pleins d'erreur.
Vous entendez ses cris et pendant qu'on le tue,
Vous passez insensible ainsi qu'une statue.
Et quand la mort enfin, amenant ses pâleurs,
Délivre l'innocent du poids de ses douleurs,
Vous jetez son cadavre à quelque mare immonde
Et son trépas demeure en une nuit profonde!
Sachez qu'il est un Dieu; quand il est irrité,
Que peut le pauvre humain devant sa majesté?
Il n'est rien cependant que son pardon n'efface.
Si ton crime fut grand, sa bonté le surpasse.
Que les lauriers conquis suffisent à ton cœur!
N'est-ce donc pas assez d'être une fois vainqueur,
N'est-ce pas, pour ton âme, une assez belle gloire
D'avoir sur l'ennemi remporté la victoire,
Pour que tu n'aïlles point, méprisant tes vassaux,
Faire verser leur sang dans de nouveaux assauts?
Mais si peut-être encor sourd à mes remontrances,
Tu médites pour eux de nouvelles souffrances,
Loin de lui pardonner, sache que l'Eternel,
Terrible et sans pitié, brise le criminel!
Crains donc, car devant lui tout est en évidence,
Que les forfaits commis n'éveillent sa vengeance,
Et qu'un jour, sur ce trône où t'assied ton orgueil,
Ta pourpre ne se change en un manteau de deuil!
Ecoute mon conseil et jamais ne l'oublie:
Je t'ai dit mon message, et ma tâche est remplie.

(Suëno s'éloigne lentement.)

SCÈNE V

EBERHARDT, seul

D'où me vient cet avis, du ciel ou de l'enfer?
Jusqu'ici j'avais cru mon courage de fer,
Et je le sens faillir à cette voix suprême
Qui vient au nom du ciel m'annoncer l'anathème.
Qu'est-ce donc? Il ne s'est passé que peu d'instant
Que j'affrontais les coups de mille combattants;
Et tout à l'heure encore, en haranguant mes braves,
L'horizon était libre et mon pied sans entraves.
Et maintenant je vois, — quel changement soudain! —
Des broussailles sans nombre obstruer mon chemin...
Joyeux et confiant, j'entrai dans la carrière.
Puis-je, si près du but, revenir en arrière?
Est-ce une voix du ciel? Est-ce un avis trompeur?
Mais je me sens frémir d'une secrète peur...
Un souvenir affreux tout à-coup se présente.
Quoi? les morts rempliraient mon âme d'épouvante?
Je me repentirais lorsque j'ai triomphé?
Rentre dans le néant, remords mal étouffé,
Péris, et me laissant jouir de ma victoire,
Ne reviens plus jamais me troubler la mémoire.
Bourcard dort, rien ne peut l'éveiller désormais,
Le sommeil du trépas l'a saisi pour jamais.

(Se tournant vers la porte du fond par laquelle Suëno
est sorti.)

Et toi, qui que tu sois, ange, démon, prophète,
Laisse l'ambitieux s'élever sur le faite.
Va porter autre part tes généreux avis.
Tu pourras être fier si tu les vois suivis!
J'accomplirai mon œuvre et briserai tes trames,
Dût l'enfer devant moi vomir toutes ses flammes!

SCÈNE VI

EBERHARDT, KUNZ

KUNZ

Seigneur comte...

EBERHARDT

Ah! c'est toi!

KUNZ

C'est moi, comte Eberhardt,
Je viens féliciter votre heureux étendard.

Ah! je le disais bien, devant votre vaillance,
Rondchâtel ne fera pas longtemps résistance.

EBERHARDT

Eh bien, tu disais vrai, le triomphe est complet.
Mon plus ardent désir se trouve satisfait.
Dès le premier début, leur armée en balance
Ne put de notre choc soutenir la puissance.
Abandonnant bientôt un ennemi si fort,
Ils ont jeté la lance et cessé tout effort.
Mais ce n'est pas encor tout le fruit de nos peines;
Nous amenons ici, couvert de lourdes chaînes,
Exhalant vers le ciel des soupirs superflus,
Edmond, le dernier fils de Bourcard qui n'est plus.
Ainsi, tout est à nous, et le fils et le père,
Il ne nous reste plus qu'à brûler leur repaire.
Mais dis, car je t'avais remis, à mon départ,
Le précieux dépôt caché sous ce rempart,
Dis, que fait ma pupille? et pendant mon absence
A-t-elle de mes lois observé l'ordonnance?

KUNZ

Pendant que votre fer frappait les ennemis,
Elle semblait en proie à de pesants soucis.
Au sommet de la tour elle montait sans cesse,
Et ses traits exprimaient une sombre tristesse.

(Après une petite pause, avec un rire infernal.)

Ah! seigneur Eberhardt, bénissez les destins.
Quel prisonnier le sort remet entre vos mains!
Quel ennemi fatal vous venez de détruire!

EBERHARDT

Exprime clairement ce que tu veux me dire.

KUNZ

Aux adieux déchirants qu'ils se font dans la cour,
On peut bien entrevoir quel était leur amour.

EBERHARDT

Comment?

KUNZ

De ses refus la cause m'est connue.
Cet Edmond, dont l'armée en ce jour est battue,
Dont le père est tombé sous mon poignard tranchant,
Était votre rival; en ce même moment,
Mathilde, pour donner matière à votre haine,
Couvre de doux baisers les anneaux de sa chaîne.

EBERHARDT

Dis-tu vrai?

KUNZ

Si mes yeux pouvaient être menteurs,
Les vôtres en seront des garants bien meilleurs.

EBERHARDT

Dans quel étonnement me jette ta nouvelle!
Je comprends qu'à mes vœux Mathilde soit rebelle.
J'attaquais un rival sans pouvoir m'en douter.
Mais quoi? De son amour ai-je à m'inquiéter?
D'un prisonnier vaincu dois-je craindre l'audace?
Aux appas du pouvoir je joindrai la menace.
Qu'elle vienne, il est temps de briser sa fierté!

(Kunz sort et revient.)

SCÈNE VII

EBERHARDT, MATHILDE, KUNZ

EBERHARDT

Comtesse, je vous veux parler en liberté:
Vous savez qu'à sa mort, le comte votre père
Me conféra sur vous un pouvoir tutélaire.
Il m'avait désigné pour être votre appui,
Je le fus et le suis resté jusqu'aujourd'hui.
Il me commit aussi le soin de vous défendre,
D'écarter les dangers qui pourraient vous surprendre,
Afin de préparer un heureux avenir
A ce nom qui, sans vous, peut s'éteindre et mourir.
Mes devoirs sont plus grands, car un serment m'engage
A guider votre choix, pour votre mariage.
Je veux donc qu'en ce jour, de gloire couronné,
Vous sachiez quel époux je vous ai destiné,
Afin qu'une union consacre la mémoire
De ce jour signalé déjà par ma victoire.

MATHILDE

Je n'ai que des refus pour un pareil hymen,
Car je veux à mon gré disposer de ma main!

EBERHARDT

C'est bien qu'à votre gré votre cœur en dispose!
Mais si vous connaissiez celui que je propose,
Votre orgueil fléchirait, au bruit de ses exploits,
Et vous vous rangeriez sans peine sous ses lois.

Ce jour où sa valeur hautement se révèle
Ajoute à sa couronne une gloire nouvelle :
Il a, le glaive en main, avec son escadron,
De l'ancien Rondchâtel abattu le donjon,
Tellement que ce bourg, naguère formidable,
Ne sera plus demain qu'un vil monceau de sable,
Et qu'on ne pourra plus, dans les siècles futurs,
Retrouver la colline où s'élevaient ses murs.

MATHILDE

Ah ! l'éclatant exploit, la sublime conquête !
Que de pareils lauriers couronnent bien ta tête !
Ah ! mécréant félon, tu peux bien aujourd'hui,
Te parer fièrement des dépouilles d'autrui,
Et dire, en revenant d'une conquête injuste,
Que ton nom est fameux et ta victoire auguste !
Les soldats dont mon père avait fait des héros
Ne sont plus sous ta main que d'infâmes bourreaux.
L'honneur ne vient jamais enflammer leur courage
Et l'espoir du butin seul les pousse au carnage.
Ce sont d'affreux bandits, de lâches égorgeurs,
Qui vont sur les chemins tuer les voyageurs,
Afin de rapporter, dans leurs mains avilies,
Un or qui doit servir à payer tes orgies.

EBERHARDT

Je n'ai pas mérité ce reproche et je crois
Avoir sur Malleray de véritables droits,
Car j'ai trois ans, armé du casque et de la lance,
Agrandi son domaine, affermi sa puissance.
Voyez que de sueurs ce travail m'a coûté !
Guerres, privations, rien ne m'a rebuté,
Car je voulais, ayant achevé mon ouvrage,
Le remettre en vos mains pour vous en faire hommage.
Ah ! comtesse, est-ce ainsi que vous récompensez
Tant de nobles efforts, de services passés ?

MATHILDE

As-tu donc tant de droit à ma reconnaissance ?
Toi qui devais ici vivre pour ma défense,
Tu n'as fait qu'abuser, en tyran inhumain,
Des droits que mon malheur fit tomber dans ta main.
Tu crois par ta puissance écraser ma faiblesse.
Mon père, que tu sus tromper dans sa vieillesse,
Croyait à son enfant donner un défenseur,
Un guide, un conseiller, non pas un oppresseur.

Mais toi, tu n'as pensé qu'à faire ta fortune.
Le devoir n'est pour toi qu'une règle importune.
Tu ne respectes rien et je vois, en cent lieux,
Ta honte et tes forfaits étalés à mes yeux.
Les serfs sont écrasés de travaux et de dîmes.
Ils se taisent pourtant, innocentes victimes,
Et craignent qu'on ne vienne, en quelque horrible jour,
Les traîner au supplice au pied de cette tour.
Ils m'implorent en vain, car, comme eux opprimée,
Dans mon propre château je me vois enfermée.
Eberhardt! sont-ce là tes bienfaits éclatants?

EBERHARDT

Ainsi, vous repoussez la main que je vous tends?
Madame, gardez-vous d'irriter ma colère!
Craignez que votre orgueil n'obtienne son salaire,
Et qu'un nouveau refus enflammant mon courroux
Ne me fasse choisir des procédés moins doux!

MATHILDE

Voilà cet héroïsme et cette grandeur d'âme!
Qu'il est beau d'outrager basement une femme
Et de venir ensuite, avec un air hautain,
Lui prescrire son choix, le glaive dans la main!
Ah! vaillant Eberhardt! une pareille audace
Découvre assez quels sont les héros de ta race.
Votre sang et le mien ne peuvent s'allier,
Car je veux pour époux un noble chevalier,
Non pas un vil félon sans vertu, sans naissance,
Et des aïeux duquel on n'a pas connaissance,
Qui se dit gentilhomme, et n'a pas de blason.
Plutôt qu'un tel hymen vint salir ma maison,
J'aimerais mieux, brisant votre trame hardie,
Allumer dans ce bourg un horrible incendie,
Et, cherchant dans la mort une aide à mes tourments,
Me laisser écraser sous ses débris fumants!

EBERHARDT, à part

Ah! vous vous obstinez à faire la rebelle!

(Éclatant enfin, à Mathilde.)

Sans doute est-ce, pour vous, une gloire plus belle
De s'éprendre d'amour pour un soldat vaincu,
Désarmé, chevalier sans lance et sans écu,
Qui n'a, pour patrimoine et titre de noblesse,
Qu'une chaîne de fer dont chaque anneau le blesse,
Avec un vil tronçon pendant à son côté,
Témoignant assez haut de son indignité.

Ah! comtesse, est-ce là ce gagneur de batailles,
Ce héros dont le glaive ébranle les murailles,
Ce fameux paladin par lequel Malleray
Verra son honneur comble et son sang réparé?

MATHILDE

Juste ciel!

EBERHARDT

Vous voyez qu'il me reste dans l'âme
Assez de quoi percer les ruses d'une femme,
Et qu'il n'est pas, devant mon œil toujours ouvert,
De secret qui ne doive être un jour découvert.
Je saurai bien saisir cette main qui m'est due...
Vous vous taisez, comtesse, et restez confondue.

MATHILDE, se tournant vers Kunz

Je vois qu'on m'a trahie et qu'un vil espion
A vendu son honneur à ton ambition.

(A Eberhardt.)

Qu'importe cependant, si mon aveu m'échappe,
Que ton rire moqueur ou ta haine me frappe!
Ce feu que j'ai longtemps refoulé dans mon sein
Craindra-t-il de s'éteindre en se montrant enfin?
Non, je le dis sans peur, je l'adore, je l'aime.
Ses fers sont plus honteux pour toi que pour lui-même!
Et de ces mêmes fers on pourrait me lier,
Avant que ton mépris me le fît oublier.
Qu'importe aux cœurs vivant d'une même existence
La langue des railleurs prompte à la médisance!
Tes dédains à mes yeux ne peuvent l'amoindrir
Et me le font encor mille fois plus chérir.

EBERHARDT

C'est bien à vous d'avoir égard à l'innocence.
Mais songez seulement qu'il est en ma puissance,
Et qu'un mot prononcé par ma bouche, en ce jour,
Envoie à l'échafaud l'objet de votre amour!

MATHILDE

Barbare!

EBERHARDT

Abandonnez donc cette résistance.
Songez que ce n'est pas agir avec prudence,
Quand déjà l'on se meurt sous l'ongle du lion,
De l'irriter encor par la rébellion.
Sa tête ou votre main. Choisissez!

MATHILDE

Monstre infâme!

Tu comptes vainement ébranler une femme!
Va, nous mourrons tous deux!

EBERHARDT

Comtesse, à votre gré!

Mais croyez-moi, pour vous j'en ai le cœur navré.
Voyant que votre orgueil et votre outrecuidance
Ne seront terrassés que par la violence,
Je n'hésiterai plus à suivre mon dessein.

(A Kunz.)

Va, qu'on emmène Edmond au fond du souterrain.
Dis au geôlier que j'ai quelque chose à lui dire.
Qu'il vienne ici ce soir!

KUNZ

Bien, je l'en vais instruire.

(Eberhardt et Kunz sortent de différents côtés.)

SCÈNE VIII

MATHILDE, seule

Dieu! les voilà partis de colère embrasés!
Les funèbres apprêts sont déjà commencés.
La tombe se prépare et l'échafaud s'élève,
Le bourreau déjà fait étinceler son glaive.
Et c'est moi qui le tue! — Un mot le sauverait
Et le tyran soumis devant moi fléchirait.
Grand Dieu! faudra-t-il donc qu'il vive et qu'il me voie
M'unir à cet infâme et devenir sa proie!
Non, plutôt mille morts, plutôt mille tourments,
Avant qu'un déshonneur ne brise nos serments!

(Avec joie, subitement.)

Mais quoi? Qu'ai-je trouvé? Quelle lueur m'inonde
Et chasse tout à coup l'obscurité profonde?
Non, tout n'est pas perdu, pourquoi désespérer?
A l'œuvre! Le soir vient, tout peut se réparer!

(Elle sort rapidement. La toile tombe.)

FIN DE L'ACTE III

ACTE IV

Caveau souterrain. Voûte basse et humide. Dans le fond, à droite, une porte de fer à grosse serrure; tout auprès, dans l'angle de la muraille, un bloc de rocher grossièrement taillé en forme de lit. La scène n'est éclairée que par un flambeau déjà à demi consumé fixé dans un enfoncement de la muraille. Au lever du rideau, Edmond est assis sur le devant de la scène, la tête dans ses mains; on voit la porte du fond s'ouvrir, et entrer à pas lents un vieillard portant un trousseau de clefs à la ceinture et une lanterne qu'il pose sur le sol. C'est le geôlier. Aussitôt entré, il referme la porte du caveau et reste au fond du théâtre, regardant Edmond avec irrésolution.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMOND, LE GEOLIER

EDMOND

Ainsi tout est perdu; cette caverne noire
Engloutit pour jamais ma fortune et ma gloire.
Mes soldats sont tués, leur ancien chef est mort
Et peut-être son fils aura le même sort.

(Se levant.)

Ah! tout cela paraît comme un horrible rêve
Au fond de mon esprit où la rage s'élève.
Je demeure étonné de mon adversité.
Encor si je pouvais, dans cette extrémité,
Laisser à quelque ami d'une valeur plus grande
La vengeance qu'un père à grands cris me demande.
Mais Raymond, sous le fer de l'ennemi vainqueur,
A laissé tout son sang couler de son grand cœur.
Les autres, dispersés, sans chefs et sans bannières,
Disputent au bandit leurs ressources dernières,
Ou bien chargés de fers, en esclaves traités,
Au cachot comme moi seront bientôt jetés.
Ainsi, de tout côté, la route m'est fermée.
Et toi que sans transport je n'ai jamais nommée,
Quand je te promettais, le glaive dans la main,
De renverser pour toi le joug d'un inhumain,
Tu ne te doutais pas, aimable souveraine,
Que, dans ce même bourg dont tu dois être reine,

Il viendrait m'enfermer dans cet affreux séjour
Où n'a jamais relui la lumière du jour,
Antre que le rocher recèle en ses entrailles,
Auquel ses flancs taillés ont servi de murailles,
Souterrain sans issue où se cache à l'écart,
Près des vieux ossements, le livide lézard.

(Apercevant le geôlier.)

Mais voilà le geôlier, quel lugubre visage!
C'est donc là le gardien de cet étroit passage?
Sondons-le, si peut-être on pouvait le gagner!
Voyons quelle réponse il saura me donner,
Si la miséricorde en lui n'est pas éteinte...
Mais qu'a-t-il? Il s'arrête, en proie à quelque crainte.

LE GEOLIER, à part, sans avancer

Dieu! Je n'ose... Pourtant, si je ne le dis pas,
Je mourrai, dit le comte, et du même trépas...
Je m'en irais ainsi quand cet homme succombe!
Je ne traînerai pas ce remords dans la tombe.
Je veux lui dire adieu, tomber à ses genoux,
Avant que de fermer à jamais ces verrous.

EDMOND, faisant quelques pas du côté du geôlier

Je vois, à ce trousseau qui pend à ta ceinture,
Que tu gardes les clefs de cette voûte obscure.
Tu peux donc me répondre et me dire, geôlier,
Ce que fait Eberhardt, ce vaillant chevalier.

LE GEOLIER, avançant

L'élite de l'armée, au château réunie,
Célèbre sa victoire au milieu d'une orgie;
Tout chante, tout s'émeut, les rires et les voix
Des salles de la tour ébranlent les parois.
Demain ils sortiront du fond de leur repaire,
Pour abattre les murs du bourg de votre père.

EDMOND, à part

Et moi, dans ce caveau, sans glaive, sans amis!
O mânes de Bourcard, soutenez votre fils!

(Au geôlier.)

Pauvre geôlier, tu sers un bien indigne maître!

LE GEOLIER

Vous dites vrai, celui que je sers est un traître.
Il a de ce château, jadis un paradis,
Fait un repaire affreux d'exécrables bandits.

Il croit tout attacher à sa lugubre chaîne
Et, chaque jour, pour lui je sens croître ma haine.
Chaque jour, je compare avec son déshonneur
Le règne fortuné de notre ancien seigneur.
Ah! c'étaient de beaux temps! La mort inexorable
Nous a privés trop tôt de ce chef vénérable.
A peine quelque serf visitait ce caveau,
Qu'au bout de quelques jours on lâchait de nouveau.

EDMOND

Je vois que la pitié n'est pas morte en ton âme,
Que tu sers à regret un gouverneur infâme,
Et qu'enfin, tout chargé d'un effroyable emploi,
Tu plains les malheureux que l'on met sous ta loi.
Qui sait combien de jours nous passerons ensemble
Dans cet antre de mort où le sort nous rassemble!
Gloire, amour, liberté, pour moi, tout va finir,
Ma maison ne sera bientôt qu'un souvenir.
Soyons amis.

LE GEOLIER, avec effroi, à part
O ciel! j'oubliais mon message.

EDMOND

Mais d'où vient cette horreur peinte sur ton visage?
Vas-tu me dévoiler quelque horrible secret?
De ta bouche tremblante il ne sort qu'à regret,
Dans tes yeux effrayés mon cœur sait trop bien lire.

LE GEOLIER, se jetant à genoux
Donne-moi ton pardon pour ce que je vais dire.

EDMOND

Ah! c'est donc si terrible et si digne d'effroi,
Que le geôlier lui-même en est tout plein d'émoi,
Lui qui n'entend jamais, sous ces voûtes funèbres,
Que des cris déchirants monter dans les ténèbres!
Mais parle, ne crains pas de me remplir de peur,
J'ai déjà trop souffert pour craindre la douleur.
Parle.

LE GEOLIER

Si vous saviez que mon angoisse est grande!
Je maudis mille fois celui qui me commande.
Esclave comme vous, je suis en son pouvoir.
Il marche et de le suivre on me fait un devoir...
Edmond, tu vas mourir.

EDMOND, tranquille, après une pause

Voici la délivrance.

Vieillard, pourquoi pleurer? Tu sais mon innocence,

Tu sais ce que je souffre et tu connais mon sort.
Pleure quand un méchant est conduit à la mort,
Quand d'un vil criminel on voit tomber la tête.

LE GEOLIER

Vous ne connaissez pas la mort qu'on vous apprête...
Ah! seigneur, je voulais seulement, à genoux,
Vous demander pardon, entre le ciel et nous,
Afin que du geôlier vous appreniez encore
Combien je crains le monstre et combien je l'abhorre!

EDMOND

Quoi qu'il ait inventé, je te veux pardonner,
Mais parle, il n'est plus rien qui me puisse étonner.

LE GEOLIER

Eberhardt, furieux, ordonne votre perte...
Cette porte de fer ne sera plus rouverte.

(Accablé par la violence du coup, Edmond recule et vient tomber à la place où on l'avait vu assis en commençant; pendant ce temps, le geôlier, profitant du trouble d'Edmond, se lève vivement et sort; on entend la lourde porte crier sur ses gonds et la clef jouer dans la serrure; suit une pause.)

SCÈNE II

EDMOND, seul

(Il reste un moment anéanti, puis se relève et court vers la porte.)

Arrête!

(Revenant, épouvanté.)

Il a fermé. Grand Dieu!

(Se rapprochant de la porte et écoutant avec attention.)

J'entends encor

Ses sanglots étouffés dans le noir corridor...
Plus rien... Je reste seul dans cette catacombe
Et le monstre vainqueur a fait sceller ma tombe!
Cadavre respirant, fantôme, je ne vois
Qu'un immense cercueil aux épaisses parois!
Seigneur Dieu! j'aurai donc cet habit pour suaire,
Cet horrible caveau sera mon ossuaire!
L'héritier de Bourcard, vaincu, désespéré,
Agonisera seul, dans cet antre ignoré...
Mais la nuit du tombeau me jette une lumière
Et la trame à mes yeux n'en devient que plus claire.
Ton masque tombe enfin, infâme meurtrier,
Et ce second forfait atteste le premier;

Le fils meurt par la faim, le père par le glaive.
Réjouis-toi, bandit, car ton œuvre s'achève!

(Pause, il se rassied, avec mélancolie.)

Il est doux de mourir quand, à son dernier jour,
On voit briller encore un regard plein d'amour.
Il est doux de mourir enfant, quand une mère,
Lors du dernier soupir, murmure une prière.
Il est doux de mourir au milieu des combats,
Quand on se sent vainqueur même dans le trépas.
Alors la mort est belle et l'âme, rajeunie,
S'élance sans effort à la nouvelle vie.
Mais mourir délaissé dans ses derniers moments,
Fatiguer les échos de vains gémissements,
S'éteindre dans la nuit, faible, sombre, débile,
Comme le lumignon alors qu'il manque d'huile...

(Se levant.)

N'importe! que la faim vienne ronger ma chair,
L'âme sortira pure, et planera dans l'air.
Et loin de ces tourments auxquels tu me condamnes,
De mon père chéri j'irai trouver les mânes;
Nous nous réunirons. Eberhardt, tremble alors,
Car tu ne connais pas la vengeance des morts.
Ils ne laisseront pas tes fautes impunies
Et nous ferons siffler les serpents des furies!

(Avec lenteur et solennité.)

Je viendrai, spectre affreux, fantôme décharné,
Tel que dans ce caveau tu m'as abandonné,
L'horreur dans le regard et la mort sur la bouche,
Soulever, dans la nuit, les rideaux de ta couche.
Lorsque tu rêveras de gloire et de combats,
Je mettrai sur ton front la froideur de mon bras;
Et je te ferai voir, sur mes lèvres jaunies,
L'ineffaçable sceau des longues agonies.
Lorsque tu t'assoiras sur les bancs du festin,
Des gouttes de mon sang je souillerai ton vin,
Si bien que tu croiras, remords fatal et juste,
Savourer dans ta coupe un poison de Locuste.
Et partout, à toute heure, et la nuit et le jour,
Du spectre accoutumé tu verras le retour!
Lorsque, rassasié de gloire et de conquête,
Sous le fardeau des ans tu courberas ta tête,
Quand tu palpiteras sous le doigt de la mort,
Implacable, fatal, sûr comme le remords,

Lorsque ton souffle impur ne sera plus qu'un râle,
Je viendrai près de toi, d'une voix sépulcrale
Je te raconterai tes forfaits et mes maux,
Et je te troublerai dans ton dernier repos!

(Se jetant sur le lit de pierre.)

Dernier espoir: peut-être un délire propice
Voilera-t-il l'horreur du sombre précipice!

(Ici, le flambeau, qui a brûlé toujours plus difficilement pendant le monologue, jette encore une flamme vive, puis s'éteint tout à fait; suit un moment de complet silence et de complète obscurité; tout à coup, derrière la scène, une voix, affaiblie par l'épaisseur de la muraille.)

LA VOIX

Courage!

EDMOND, se relevant

Cette voix! Qu'était-ce?... Ah! je comprends,
D'autres sont morts ici dans les mêmes tourments,
Et leurs spectres, hantant ces caves souterraines,
Y viennent à minuit traîner de lourdes chaînes.

LA VOIX

Je viens te délivrer. Courage, ami!

EDMOND, égaré

Mais non,

C'est mon père qui frappe aux murs de la prison.
Il vient me demander sa vengeance et réclame,
Pour apaiser son sang, la tête de l'infâme.
Pardonne, ombre plaintive, à mon bras entravé.
Ton dernier fils se meurt, sous ces murs étouffé!

(Une porte jusqu'alors inaperçue s'ouvre à gauche; Mathilde paraît, une lanterne sourde à la main; derrière elle, Fridolin avec une pelle et un flambeau.)

FRIDOLIN

Les gardes enivrés ne font plus leur service.
Tout dort dans le château, le moment est propice.
En passant par la cour, éteignez les flambeaux,
Moi, je vais de ce pas préparer les chevaux.

(Il disparaît dans l'allée sombre, pendant que Mathilde entre dans le caveau et pose sa lanterne sur le sol, de manière que le souterrain soit éclairé.)

SCÈNE III

EDMOND, MATHILDE

MATHILDE, regardant autour d'elle avec effroi

D'une froide sueur ma figure est trempée...
Quel horrible tombeau! Me serais-je trompée?

Personne ici... Pourtant, non, le voilà! Mon Dieu!
Quel air lourd et mortel on respire en ce lieu!
Malheureux, si la clef ne m'eût si bien servie,
Dans ce caveau funèbre il eût fini sa vie.

EDMOND, reconnaissant Mathilde
Mathilde! Terre et cieux!

MATHILDE
Oui, c'est moi, ne crains rien,
Car je viens te tirer de ce noir souterrain.

EDMOND
Le délire brûlant me fait voir cette image.
Le ciel m'en est témoin, ce n'est pas son visage!

MATHILDE
Pourquoi ce doute en toi? Ton esprit égaré
Ignore qui, tantôt, devant lui s'est montré.
Mais je viens mettre fin à toutes tes misères.
Ne perdons point de temps, les minutes sont chères!
Je connais une porte, en cet affreux caveau;
Nul n'en a le secret que moi dans le château.
Fridolin sait la route et deux chevaux de guerre
Vous mèneront ensemble au château de ton père.

EDMOND
C'est bien elle, il est vrai, pourquoi tant me troubler?
Je ne puis croire encore...

MATHILDE
Ah! suis-moi sans trembler.
Edmond, je viens enfin t'offrir la délivrance,
Je viens finir le temps de ta longue souffrance,
Et te rendre le jour avec la liberté.
Car le tyran peut bien, toujours plus effronté,
Renverser à ses pieds tous les droits légitimes,
Augmenter chaque jour le nombre de ses crimes,
Se repaître à son gré de carnage et de sang,
Ecraser sous sa main tout un peuple innocent,
Agrandir son pouvoir par le fer et la flamme,
Il ne peut pas briser l'amour chez une femme!

EDMOND, courant à elle et la pressant dans ses bras
Oui, je te reconnais à ta fidélité
Pour cet homme vaincu, brisé, déshérité...

(Se détachant d'elle.)

Mais non, je doute encor, un tel bonheur m'accable,
Et son immensité me le rend incroyable!

Quand un homme perdu dans un abîme affreux
Voit tout à coup le jour apparaître à ses yeux,
Sa splendeur l'éblouit, il se demande encore
Si ce n'est pas un rêve, et si c'est bien l'aurore.

MATHILDE

Vois ce passage ouvert.

EDMOND

Où mène-t-il?

MATHILDE

Au jour.

(Edmond reste un moment irrésolu, en proie à divers sentiments, regardant alternativement la porte que le geôlier a fermée, et celle que Mathilde a ouverte.)

MATHILDE

Ah! croyais-tu qu'on pût ébranler mon amour
Et que tous les dédains d'un oppresseur infâme
Feraient naître l'oubli dans le fond de mon âme!
J'ai cru que du combat tu reviendrais vainqueur;
J'avais longtemps nourri cet espoir dans mon cœur.
Mais le ciel à mes vœux n'a pas été propice,
Il t'a jeté vivant dans ce noir précipice.
Je t'en aime encor plus, tes malheurs sont les miens,
Et nous sommes unis par d'éternels liens.

EDMOND

Ange qui, descendant sous ces voûtes funèbres
Fais succéder soudain la lumière aux ténèbres,
Qui, d'un mot me rendant espoir et liberté,
Déchires le linceul où l'on m'avait jeté,
Sois béni, seul rayon de cette nuit profonde!
Vois, je suis sans épée et n'ai plus rien au monde.
Le traître qui t'accable et pille ton manoir
Est sorti triomphant du crime le plus noir.
Mais je ne pleure pas, non, vois quelle est ma joie!
Au soleil des vivants tu m'ouvres une voie,
Tu réveilles le mort au tombeau descendu.
Ah! je me sens revivre et tout n'est pas perdu!

MATHILDE

Pauvre ami! mais sortons. Je tremble, ensevelie
Dans cette épaisse nuit de fantômes remplie.
Les moments sont comptés, peut-être que plus tard
Le garde nous verrait, du haut de son rempart!

EDMOND, la retenant

Reste, car nous pouvons, libres de toute chaîne,
Abandonner nos cœurs au flot qui les entraîne,

Nous qui sommes unis par les mêmes destins,
Tous deux abandonnés et tous deux orphelins!

MATHILDE

Quoi? Ton père...

EDMOND

Il n'est plus.

MATHILDE

O guerre destructrice!

EDMOND

Ne parle pas de guerre, aimable bienfaitrice.
Eberhardt, furieux, un poignard à la main,
L'a fait, pendant la nuit, tuer sur le chemin!

MATHILDE, avec effroi

Ciel! Encor!

EDMOND

Ne crains rien, car son heure est marquée
Et l'imposture, un jour, peut être démasquée.
Oui, tremble, meurtrier, Bourcard sera vengé.
Je sortirai du gouffre où tu m'avais plongé,
Comme un spectre qui monte, à minuit, de l'abîme,
Pour demander vengeance et révéler le crime.
Celle que tu croyais enfermer dans sa tour
Me rouvre le chemin qui me ramène au jour,
Et bientôt nous verrons, au gré de ma vengeance,
Qui devra l'emporter, le crime ou l'innocence!
Mathilde, rien ne peut séparer désormais
Ceux que le même sort a liés pour jamais.
Et l'on verrait plutôt dans la céleste voûte
Les astres chancelants s'égarer dans leur route,
Que s'effacer un jour, en notre souvenir,
Le serment généreux qui vient de nous unir;
Tu connaîtras plus tard l'effet de mes promesses
Et j'aurai pour toi plus que de simples tendresses.
Tu régneras demain au bourg de Malleray.
Si tu m'as délivré, je te délivrerai,
Et si tu fus longtemps par un lâche opprimée,
Moi, je t'apporterai sa tête inanimée!

MATHILDE, sortant de sa rêverie

Quand ce crime insensé s'est-il donc accompli?

EDMOND

Il le croit pour toujours dans l'ombre enseveli.
Mais je lui montrerai qu'il est un œil de flamme
Qui perce tout secret et qui sonde toute âme!

Viens, déjà le matin doit succéder au soir.
Mathilde, je suis libre, il me tarde de voir
La nature renaître et le soleil reluire;
Quittons ce noir séjour.

MATHILDE, lui prenant la main

Laisse-moi te conduire!

(Ils disparaissent par la petite porte.)

La cour du château de Rondchâtel. Dans le fond, un rempart à créneaux montant à environ mi-scène et percé de plusieurs rangs de mâchicoulis. Au milieu, un grand portail fermé par une herse de fer, qui se lève et se baisse depuis derrière. Au-dessus du portail, les armoiries de Rondchâtel (un lion entre deux rivières). Une échelle est adossée au rempart. Dans le fond, les montagnes et le ciel.

SCÈNE IV

BAYARD, bientôt UN CHEVALIER

BAYARD

Les voilà donc ces murs jadis si familiers!
Quel silence de mort règne entre ces piliers!
Je n'entends rien ici que mon pas qui résonne.
L'on dirait un tombeau.

(Regardant autour de lui.)

Mais je ne vois personne:
Je serais le premier? Voici le point du jour,
Je les croyais déjà rassemblés dans la cour.

UN CHEVALIER, arrivant de l'angle opposé
Bayard!

BAYARD

Ah! te voilà. Le jour commence à poindre.
Ne leur as-tu pas dit qu'ils devaient nous rejoindre?

LE CHEVALIER

Ils montent au château, je les entends venir.

BAYARD

Combien d'hommes?

LE CHEVALIER

Quarante, et tous prêts à mourir.

BAYARD

Quarante? A ce point-là notre armée est réduite?
Et sont-ils revenus, ceux qui prirent la fuite?

LE CHEVALIER

Ils sont là; cependant, vous le savez, Bayard,
Ils ne vaincront jamais les soldats d'Eberhardt.
La plupart sont blessés; d'autres, moins invalides,
Ont laissé leur épée aux ennemis avides.
Par le combat d'hier leurs esprits abattus
En face d'un second flottent irrésolus,
Et même en reprenant toute leur vieille audace,
Ils seraient tôt ou tard écrasés par la masse.

BAYARD

Rondchâtel est perdu, force est de l'avouer,
Mais ses derniers soldats sauront se dévouer.

LE CHEVALIER

Malheureuse journée! Hélas! le cœur me saigne
En voyant tant de maux tomber sur notre enseigne.
Mais je ne les plains pas, ceux qui, sur leur écu,
Ont péri vaillamment ainsi qu'ils ont vécu.
Je plains les prisonniers qu'on emmène en servage
Et qu'Eberhardt réserve au plus dur esclavage.
Je plains le jeune Edmond qui, loin de tout secours,
Traîne chez l'ennemi les chaîons les plus lourds.
Quel affreux changement! A peine une semaine,
Le comte était encore ici dans son domaine,
Protégeant ses sujets de ses bras paternels.
Les chasses, les tournois, les chants des ménestrels,
Les festins égayés par le fils et le père,
Montraient que le pays était calme et prospère.
Tout florissait au loin, et du haut de ses tours,
Le comte avec plaisir guettait les alentours.
Aujourd'hui, tant d'horreurs viennent à la lumière
Qu'à peine nous osons regarder en arrière.
Par un bras inconnu le père assassiné,
Le fils chargé de fers à sa perte entraîné,
Nos soldats expirants étendus sur la route,
Une famille éteinte, une armée en déroute...
Nous-mêmes, succombant sous les coups ennemis,
Nous allons tous périr sous les derniers débris.

BAYARD

Croyez, tous ces malheurs ont eu la même source,
C'était comme un torrent qui bondit dans sa course!
Mais voici nos soldats!

SCÈNE V

Les Mêmes, un assez grand nombre de soldats

(Ils sont armés de toute espèce d'armes : piques, hallebardes, coutelas, flamberges, arcs et arbalètes, sans aucune symétrie. Ils sont presque tous sans cuirasse; d'autres portent des chapeaux en guise de casques. Beaucoup sont blessés et ont le bras ou la tête bandés. Graves et sombres, ils se groupent, pêle-mêle, sur la scène; règne un moment de silence.)

BAYARD

Ne baissez pas les yeux!

Ne sais-je pas ce qui vous rend silencieux?
Vous croyez qu'un soldat, après une défaite,
N'ose, en voyant le jour, plus relever la tête.
Non, ayez le front haut, et, d'un œil courroucé,
Contemplez l'ennemi lorsqu'il vous a blessé.
En nombre seulement le traître nous surmonte.
Le malheur nous frappa, mais certes pas la honte.

UN SOLDAT

N'eût été d'Azuel, je vous le jure ici,
Le combat n'aurait pu se terminer ainsi.
Nous allions à grands pas, leur ligne était rompue,
Eberhardt reculait devant notre massue,
Quand son ami, joignant la ruse à la fureur,
Nous saisit à revers et troubla notre ardeur.

UN AUTRE

Et Raymond, notre chef, modèle de vaillance,
Était déjà tombé, percé d'un coup de lance!

UN AUTRE

Il mourut en voulant arrêter les fuyards.
J'assistais à sa mort, j'eus ses derniers regards.

BAYARD

Nos meilleurs combattants ont mordu la poussière.
Nous n'avons plus que vous pour défense dernière.
Maintenant Eberhardt, après tous ses exploits,
Poussera jusqu'ici l'empire de ses lois,
Il viendra proclamer bientôt son droit de maître.

(Vive agitation parmi les soldats.)

TOUS

Nous, vassaux d'Eberhardt!

PLUSIEURS

Cela ne peut pas être!

UNE VOIX

C'est un tyran cruel, qui règne injustement.

UNE AUTRE

Il demande en tribut la moitié du froment.

UNE AUTRE

Il accable ses gens par d'immenses corvées,
Si bien que les moissons restent inachevées!

UNE AUTRE

Non! faisons contre lui quelques derniers efforts,
Et mourons, comme hier d'autres braves sont morts!

BAYARD

Réfléchissez pourtant, son armée est puissante.
Ils sont mille peut-être, et vous êtes quarante.
Vous n'avez plus de chef, c'est pourquoi choisissez,
Ou d'être ses vassaux, ou de mourir percés.

UN VIEILLARD

La vie est peu de chose et je tiens préférable
A la triste existence une mort honorable.

UN JEUNE HOMME

Qui pourrait balancer? Nous mourrons en héros,
On parlera de nous dans les âges nouveaux!

BAYARD

Réfléchissez encor, l'ennemi nous menace.
N'attendez pas de lui quelque tardive grâce.
Le carnage a pour lui de si puissants appas
Qu'il engloutira tout dans un même trépas!
C'est peu de vous tuer; vos enfants et vos femmes
Périront sous les coups de ces soldats infâmes!

UNE VOIX

Non, seigneur; dans l'assaut qu'il nous faut soutenir,
Leur courage héroïque au nôtre va s'unir;
Toutes, d'un même accord, vont, d'une main hardie,
Allumer au hameau les feux de l'incendie,
Et toutes ont juré d'y jeter leurs trésors,
De les y consumer de même que leurs corps.
Aussi, quand l'ennemi, plein d'une ignoble joie,
Croira, comme un vautour, se jeter sur sa proie,
Pour dernière richesse, il ne trouvera plus
Que des champs dévastés et des toits abattus!

BAYARD, joyeux

Jamais je n'aurais cru votre foi si constante,
Votre fidélité dépasse mon attente.

(Avec solennité.)

Allez, derniers débris des fils de Rondchâtel,
Vos cœurs sont réchauffés d'un espoir immortel.
Vous ne reverrez plus ces murs et ces tourelles:
La mort sur votre front a déployé ses ailes.
Ainsi que les martyrs traînés à l'échafaud,
Vous n'êtes plus d'ici, mais vous êtes d'en haut.
Mourez tous réunis et regardez sans craindre
La hache qui se lève et qui doit vous atteindre,
Puis, fixant l'ennemi de vos regards moqueurs,
Dites en expirant: « Nous sommes les vainqueurs! »
Le glaive à ses côtés, les yeux sur la bannière,
C'est ainsi, mes enfants, que l'on meurt à la guerre!
Rangez-vous près du pont, et là, sur le créneau,
Arborez hautement votre dernier drapeau!

(Le porte-enseigne monte l'échelle, passe sur le rempart et, marchant de créneau en créneau, plante la bannière au-dessus du portail, où le vent la déploie; puis il redescend, et tous, sérieux et attristés, sortent à pas lents, hormis Bayard et le chevalier.)

SCÈNE VI.

BAYARD, LE CHEVALIER

BAYARD, attendri, les regardant sortir

Quel spectacle! Mes yeux se remplissent de larmes.
Nos derniers combattants, vaincus, presque sans armes,
Au lieu de se soumettre au joug d'un chef hautain,
Présentent leur poitrine au fer de l'assassin.
Du père et de l'enfant ils vont suivre la trace,
Et dans quelques moments, sur cette même place,
Sur ce roc où jadis, encor plein de grandeur,
Rondchâtel s'étalait dans toute sa splendeur,
De ce bourg que nos bras ne peuvent plus défendre,
Il ne restera plus qu'un vil monceau de cendre
Où l'on verra, couchés au milieu des débris,
Quarante corps sanglants, déchirés et meurtris,
Cadavres des sujets qui sont morts pour leur maître,
Et qu'un brutal en vain a juré de soumettre!

LE CHEVALIER

Chevalier, suivons-les, partons les secourir,
Ou dans le même abîme allons nous engloutir.

(Prêtant l'oreille.)

Mais silence! Ecoutez quelle rumeur soudaine!
Serait-ce l'ennemi?

BAYARD

Non, l'alarme était vaine.

Je n'entends rien.

SCÈNE VII

Les Mêmes, EDMOND et FRIDOLIN, paraissant à la porte du fond; Edmond saute au cou de Bayard en poussant un cri de joie.

EDMOND

Bayard! je te croyais perdu!

BAYARD

O miracle du ciel! Edmond nous est rendu.

EDMOND

Edmond vous est rendu; la souffrance est passée,
L'espérance revit sur ma chaîne brisée.
Le ciel veillait sur moi dans ce besoin pressant,
Car il n'a pas voulu condamner l'innocent.
Viens, touche cette main désormais libre et fière
Où les fers ont marqué leur empreinte grossière.

BAYARD

En croirai-je mes yeux?

LE CHEVALIER

Qui l'aurait pu songer,
Qu'un tel secours nous vînt au plus fort du danger!

EDMOND, promenant ses regards autour de lui

Salut! murs paternels! Salut! douces contrées!
Vieilles tours, de sapins et de rocs entourées,
Colline verdoyante au gracieux contour,
Triste je vous quittai, je reviens plein d'amour!
Hélas! déjà, du fond de cette voûte obscure
Où je devais finir mes jours dans la torture,
Je jetais, attendant que vînt le coup fatal,
Un douloureux adieu vers le pays natal,
Pensant ne plus jamais le revoir. — Mais tout change:
Sur le fils de Bourcard veillait quelque bon ange.
Soudain mon cachot s'ouvre, ô miracle! je vois
L'espace resserré s'élargir devant moi;
Et ces lieux si connus, si chers à mon enfance,
S'étaient à mes yeux dans leur magnificence!

Mes maux sont oubliés, mes sens sont réjouis,
Et de l'éclat du ciel mes yeux sont éblouis.

BAYARD, sortant de son étonnement

Ah! seigneur, pardonnez si je tardais encore,
Dans mon trouble, à serrer une main que j'adore.
Un si grand changement s'est fait dans votre sort
Que je ne reviens pas de mon joyeux transport;
Hier vos bras pliaient sous le poids de la chaîne,
Votre perte à nos yeux semblait presque certaine,
Puisque nous vous savions privé de tout secours,
Dans la maison du tigre enfermé pour toujours.

EDMOND

Es-tu seul en ces lieux et que fait notre armée?
De son premier échec reste-t-elle alarmée?
Ou se prépare-t-elle à de nouveaux combats?

BAYARD

Il ne nous reste plus que quarante soldats,
Mais dans leur nombre il n'est nul homme qui se rende.
Ils sont prêts à mourir si le sort le commande.

EDMOND

Quarante, m'as-tu dit?

BAYARD

Oui, l'infâme Eberhardt
Nous a tout enlevé, hormis cet étendard.

EDMOND

Sa trahison a pu l'élever sur le faite,
Seulement plus profonde en sera sa défaite.
La fortune a changé: je forme le dessein
D'écraser à mon tour ce farouche assassin.

BAYARD

Allons dire aux soldats qui viennent de descendre
Que leur seigneur Edmond est là pour les défendre!

EDMOND, le prenant à part, à demi-voix

Non, Bayard, n'en fais rien, cela peut apporter
Des troubles dans le plan que je viens d'arrêter;
Mon arrivée ici doit être encor secrète.
Promets-leur un succès au lieu d'une défaite.
Ranime leur espoir et dis-leur seulement
Que notre sort connaît un heureux changement.
Les gens de Malleray vont venir tout à l'heure.
Il leur est ordonné de brûler ma demeure.

Leur maître les suivra, mais sans plus s'émouvoir,
Qu'ils restent à leur poste à deux pas du manoir!
Nous imaginerons un si beau stratagème
Que le comte, abusé, se livrera lui-même.

BAYARD

Puisqu'un bras secourable a brisé vos verrous,
Rondchâtel est sauvé, la victoire est à nous!

(Il sort avec l'autre chevalier.)

SCÈNE VIII

EDMOND, FRIDOLIN

EDMOND

Réponds-tu, Fridolin, à ma pensée intime?
Crois-tu bien qu'Eberhardt soit l'auteur de ce crime?

FRIDOLIN

A peine veniez-vous, le soir, de nous quitter,
Que, la comtesse et moi, nous le vîmes entrer.
Du paisible foyer la flamme pétillante
Répandait dans la salle une lueur tremblante,
Et chacun, écoutant dehors le vent mugir,
Dans ce cercle tranquille aimait à se sentir.
Seul le comte Eberhardt, à la terreur en proie,
Ne prenait nulle part à la commune joie.
Il se levait parfois pour un secret motif
Et plongeait dans la nuit un regard attentif.
Son visage avait pris son air le plus farouche.
Des mots entrecoupés paraissaient sur sa bouche.
Il regardait la porte avec des yeux brillants,
En murmurant parfois: « Pourquoi sont-ils si lents? »
Et lorsque les éclairs illuminaient la salle
Où le feu répandait une lumière pâle,
Quand la foudre grondait avec un lourd fracas,
Il frémissait d'horreur, il étendait les bras,
Et cachait dans ses mains sa tête échevelée.
On voyait que son âme était tout ébranlée.
Puis quand le bruit fatal s'éteignait dans les cieux,
Il allait se rasseoir, grave et silencieux.
Ne sachant qu'augurer d'un si sombre délire,
J'essayai de jouer quelque chant sur ma lyre.
C'était un chant de guerre, il en fut apaisé.
Son trouble et sa fureur semblaient avoir cessé,
Et déjà je prenais cette lugubre histoire
Pour l'effet d'un caprice ou d'une humeur trop noire,

Quand un page, arrivant au milieu de la nuit,
Vint dire que quelqu'un voulait être introduit.
Le comte, pour cacher la nouvelle fatale,
D'un geste menaçant nous fit quitter la salle.
Nous suivîmes son ordre; en sortant, j'entrevis
Cet hôte qu'on voulait nous cacher à tout prix:
On eût dit un brigand; il voilait son visage
Sous le col d'un manteau tout mouillé par l'orage.
Il portait un poignard, et son trouble annonçait
Qu'il venait d'accomplir quelque horrible forfait.
Je le vis se glisser dans le couloir qui monte,
Puis entrer dans la salle où l'attendait le comte.
Voilà ce que je sais!

EDMOND, qui a écouté avec une attention toujours croissante
le récit de Fridolin

Allons au plus pressant!
A l'œuvre, comte Edmond, car le sang veut du sang!
Vengeance est le seul mot qui se doive encor dire,
Tout le reste n'est plus que songe et que délire.
Arrive maintenant, monstre né des enfers,
Mon bras est délivré du fardeau de tes fers.
Tu me crois à la mort et ton âme ravie
Suit les convulsions de ma lente agonie.
Mais comme un revenant paraissant devant toi,
Je glacerai ton cœur de remords et d'effroi!

SCÈNE IX

Les Mêmes, BAYARD et une dizaine de soldats arrivent à la hâte

BAYARD

Seigneur, l'ennemi vient, toute une armée immense
Sur le chemin du bourg avec ordre s'avance.
Ils assiègent déjà le pont et le fossé.
On ne voit plus qu'un mur de lances hérissé.
Ils portent des flambeaux dont la sinistre flamme
Doit livrer ce château au pouvoir de l'infâme!

EDMOND

Amis, prenez courage et ne redoutez rien.
Dieu ne laisse jamais ses enfants sans soutien!

UN SOLDAT, arrivant tout essoufflé

Un héraut d'Eberhardt se montre à votre porte.
Il demande audience et cette affaire importe!

UN AUTRE

Il croit que nous allons nous rendre, vain espoir!
Nous mourrons tous ici sous les murs du manoir.

PREMIER SOLDAT

Il s'est fait précéder d'une blanche bannière
Et demande à grands cris qu'on ouvre la barrière.
Que lui dois-je, seigneur, porter de votre part?

BAYARD, à Edmond

A vous de lui parler.

EDMOND

Non, c'est à toi, Bayard.
L'occasion est belle, une ruse efficace
Du scélérat maudit saura briser l'audace.

(Le prenant à part.)

Viens, que je te confie une chose en secret,
Car il faut avant tout que l'on soit très discret.

(Il lui parle à voix basse.)

BAYARD, quand Edmond a fini de lui parler

Ayez en moi, seigneur, entière confiance,
Car je vais en tout point suivre votre ordonnance.

EDMOND, au soldat

Qu'il entre!

(Le soldat quitte la salle. Edmond s'adresse alors aux soldats
qui sont restés.)

Vous, restez, et, derrière ce mur,
Cherchez pour vous cacher quelque recoin obscur.

(Leur montrant Bayard.)

Ne vous étonnez pas du discours qu'il va faire,
Car vous aurez bientôt la clef de ce mystère.
Ne dites rien, mais quand l'ordre sera donné,
Tous vous reparaitrez, le glaive dégainé.

(Les soldats se cachent; à Fridolin.)

Cachons-nous!

(Il se cache avec Fridolin, Bayard reste seul.)

SCÈNE X

BAYARD, LE HÉRAUT

LE HÉRAUT

Chevalier, quel homme a pris la place
De ce fils de Bourcard dont nous brisons l'audace?
J'ai mission pour lui du seigneur Eberhardt.

BAYARD

Tu parles maintenant au chevalier Bayard.

LE HÉRAUT

Le comte par ma voix vous somme de vous rendre,
Sinon tous vos guerriers périront sous la cendre.
La pitié nous conduit à sauver les vaincus.
Un signe de ma main, et Rondchâtel n'est plus!

BAYARD

Hélas! nous avons vu les meilleurs de nos braves
Mourir dans le combat ou devenir esclaves.
Nous pourrions bien, comme eux, en protégeant ces tours,
Par une belle mort laisser finir nos jours.
On a vu trop de sang couler dans les batailles
Pour qu'on en verse encor au pied de ces murailles.

LE HÉRAUT

Vous pouvez, en quittant ces détours superflus,
Regagner tous les biens que vous avez perdus,
Devenez les vassaux du seigneur qui m'envoie,
Votre malheur se change en un sujet de joie.
Partout vous vous verrez entourés de bienfaits;
Et vous serez vainqueurs au lieu d'être défaits!

BAYARD

Eh bien donc, j'y consens, la fortune ennemie
Veut que de Rondchâtel la gloire soit finie.
Nous allons sur les murs de son triste château
De Malleray vainqueur arborer le drapeau.
Allez, de notre part dites à votre maître
Qu'à son joug désormais nous voulons nous soumettre,
Qu'il va trouver en nous de fidèles sujets,
Propres à seconder ses belliqueux projets,
Et que les clefs du bourg, entre ses mains remises,
Vont couronner enfin toutes ses entreprises!
Qu'il vienne, car je veux, à ses ordres soumis,
Lui livrer les trésors dont ces murs sont remplis,
Afin qu'il puisse voir avec pleine assurance
Que nous n'avons que lui pour dernière espérance.

LE HÉRAUT

C'est bien, vous évitez le pillage et la mort,
Et j'en vais à mon chef faire l'heureux rapport.

(Il sort.)

SCÈNE XI

BAYARD, EDMOND, sortant de l'endroit où il était caché

EDMOND

Eh bien?

BAYARD

Il sort, seigneur, nous n'avons rien à craindre.
Vous avez pu me voir habile en l'art de feindre.
Les filets sont tendus, le piège est préparé.
Le sanglier s'approche et bondit, effaré.
Encor quelques instants et la pauvre victime
Tombera lourdement dans le fond de l'abîme.

(Il va à la porte du fond.)

EDMOND

Vient-il?

BAYARD, revenant

C'est lui, suivi de son seul écuyer!

EDMOND

Je sors; dans un instant je vais le foudroyer.
Renouvelle ton offre, et qu'après sa venue,
La herse, en retombant, lui ferme toute issue!

(Il se cache de nouveau.)

SCÈNE XII

BAYARD, EBERHARDT, accompagné de son écuyer

EBERHARDT

Ainsi, vous dépouillez cet orgueil égaré
Qui vous faisait haïr le joug de Malleray,
Et vous voulez, quittant cette lutte inutile,
Chercher sous mes drapeaux un plus heureux asile,
Devenir mes vassaux et prévenir ainsi
La foudre qui pourrait vous écraser ici?

BAYARD

Oui, seigneur Eberhardt.

EBERHARDT, à son écuyer

C'est bien. Va, cours, révèle
A mes braves soldats cette grande nouvelle.
Et puisque Rondchâtel à mes lois est soumis,
Que les deux premiers corps retournent au logis!

Que le troisième reste au poste et qu'il attende,
Pour entrer au château, que je le lui commande!

(L'écuyer sort; Bayard fait signe à un soldat qui est derrière le rempart; la herse, qui était restée levée pendant les scènes précédentes, retombe.)

SCÈNE XIII

EBERHARDT, BAYARD, EDMOND, ceint d'une épée

EBERHARDT, stupéfié, à la vue d'Edmond
qui paraît tout à coup devant lui

Démon! loin de mes yeux! Quel philtre de l'enfer
A su te réveiller de ton sommeil de fer!
Mais non, tu n'es qu'une ombre aussitôt dissipée,
Si je levais sur toi le tranchant de l'épée!
Veux-tu, dragon sorti de l'empire des morts,
Me barrer le chemin qui mène à mes trésors,
Et, détruisant d'un coup les fruits de tant de peine,
Arracher de mes mains la victoire certaine?

EDMOND, après une pause, fixant sur Eberhardt un regard
terrible

Tu trembles, criminel, une lourde frayeur
A refoulé ton sang jusqu'au fond de ton cœur.
Mais en vain ton regard cherche sur mon visage
Les traces que la faim marque sur son passage.
Ce supplice d'enfer dicté par ta fureur
Te frappera bientôt d'une égale terreur!
Frissonne, car je sors de la nuit souterraine
Comme un fantôme armé de vengeance et de haine.
Je viens pour écraser un infâme assassin
Et pour venger Bourcard dont tu perças le sein!

(Eberhardt recule d'un pas; après une pause, Edmond reprend.)

Ah! tu croyais, la nuit ayant couvert ton crime,
Marcher tranquillement sur le bord de l'abîme!
Et les précautions dont tu t'étais muni
Te faisaient espérer de rester impuni!
Quoi? tu ne savais pas qu'au-dessus des étoiles,
Il est un Dieu pour qui les secrets sont sans voiles?
De tout crime ignoré ses regards sont témoins,
Puis il dévoile tout quand on l'attend le moins.
Et la vengeance aveugle, acharnée à sa proie,
Saisit le criminel, le renverse et le broie!...

Dans cette nuit, te dis-je, où mon père Bourcard,
Par ton ordre tué, tomba sous le poignard,
Un Dieu veillait, caché dans la nuée en flamme,
Et son éclair brillait sur celui de ta lame.
Tremble, car il te livre à cette heure en mes mains
Et je vais me venger du dernier des humains!

EBERHARDT, cherchant à prendre quelque contenance
Je ne puis déchiffrer tes paroles confuses.
De ce sombre délit faussement tu m'accuses.
Sache que j'ai là-bas mille hommes aguerris,
Qui brûlent de combattre et qui poussent des cris.
Dois-je punir enfin ton impudente audace?

BAYARD

Ce zèle va trop loin, modérez-le, de grâce.
La troupe par votre ordre a quitté le rempart
Et déjà les clairons sonnent pour le départ.

EBERHARDT, se sentant pris, à part
Enfer!
(Haut.)

Eh bien, Edmond, que le glaive décide!
C'est trop vouloir qu'ici m'accuser d'homicide.
Il faut que dans ton sang cet affront soit lavé,
Et que ton corps percé reste sur le pavé,
Afin qu'au jour même où, le cœur tout plein de joie,
Tu sors de ton tombeau, cette main t'y renvoie!
(Il jette son gant aux pieds d'Edmond; celui-ci le repousse.)

EDMOND

Monstre, cette fureur, bien loin de t'excuser,
Ne fait que me convaincre et que mieux t'accuser.
Tu veux finir ton œuvre et ton bras sanguinaire
Cherche à tuer le fils comme il tua le père.
Loin de te repentir de ton premier forfait,
Un second de ta main s'échappe sans regret,
Et tu crois qu'une fois dépouillés de leur maître,
Mes sujets à ton joug sauront mieux se soumettre.
Non, si seul, dans la nuit, Bourcard fut égorgé,
Il faut qu'aux yeux de tous son trépas soit vengé.
Je veux que le bourreau consacre ma vengeance,
Que tes forfaits hideux soient mis en évidence,
Que dans ce même bourg dont tu te dis seigneur,
On sache ta bassesse avec ton déshonneur,
Et que du haut du faite où t'a placé le crime,
Tu tombes englouti dans les feux de l'abîme!

Je te retiens ici dans les fers; dès demain,
De ton ancien château nous prendrons le chemin.
Nous y convoquerons une grande assemblée,
Et ta lâche conduite y sera révélée.
Parmi tes chevaliers, choisis les meilleurs preux,
Les miens viendront ensuite et moi-même avec eux.
Nous prendrons un arbitre, et c'est en sa présence
Qu'il te faudra prouver ta complète innocence.
Pour moi, par des témoins je te démontrerai
Que toi seul es l'auteur de ce crime avéré.
Puis tu mourras. En vain, ton âme se révolte,
Car qui sème le sang a le sang pour récolte.
Pour juge choisissons le baron d'Erguël,
Et qu'il vienne demain juger le criminel!
La sentence de mort par lui te sera lue.

(A haute voix.)

Soldats!

(Les soldats sortent de l'endroit où ils étaient cachés;
leur montrant Eberhardt.)

Liez cet homme et le gardez à vue!

EBERHARDT, se voyant entouré de soldats

Ah! traître, sache aussi, quand on aura jugé,
Qu'en calomniateur tu seras égorgé!

(Pendant que les soldats entraînent Eberhardt, la toile tombe.)

FIN DE L'ACTE IV

ACTE V

Paysage. A droite, de hauts rochers couronnés de sapins s'avancent jusqu'au premier plan; un sentier rapide taillé dans leurs flancs descend du haut de l'escarpement et conduit sur la scène. En bas, le tronc d'un chêne foudroyé, renversé, noirci par le feu. A gauche, d'autres bois et d'autres rochers. Dans le fond de la scène, on aperçoit le château de Malleray flanqué de tours et de remparts; il est sur une hauteur et semble dominer le vallon. Ensemble sévère et majestueux.

SCÈNE PREMIÈRE

SUËNO et URBAIN descendent ensemble le sentier abrupt;
Urbain soutient Suëno, qui plie de fatigue.

SUËNO

Urbain, soutiens mes pas, le chemin est rapide,
Mes genoux sont tremblants et j'ai besoin d'un guide.

URBAIN

O père, je ne sais quel mouvement soudain
Te fait fuir ta demeure à l'heure du matin.
Ta démarche est funèbre et ta main est glacée,
Mais je lis sur ton front quelque grande pensée.
Quel est donc ce sentier? Où portes-tu tes pas?
Pourquoi tous ces apprêts?

SUËNO

Bientôt tu le verras.
Soutiens-moi seulement, la douleur, la vieillesse
Semblent se rallier pour grandir ma faiblesse;
Quand j'étais jeune encore, au milieu des forêts,
Je défiais la biche aux rapides jarrets;
Les sentiers escarpés, les vastes champs de glace
Du chasseur montagnard n'effrayaient pas l'audace.
Mais l'âge et la douleur, spectres au pied pesant,
Font du jeune homme agile un vieillard impuissant.

URBAIN

Père, où me conduis-tu?

SUËNO

Ta crainte est une offense.
N'as-tu pas en ton père entière confiance?...

Que cette gorge est sombre! et quels rocs élevés!
Voici l'arbre abattu.

(S'asseyant, exténué, sur un bloc de rocher.)

Nous sommes arrivés!

(Après une pause, solennellement.)

Reconnais-tu ce lieu?

URBAIN, effrayé

Ciel!

(Cherchant à entraîner Suëno.)

Viens, fuyons, mon père,
Allons chercher la paix dans notre humble chaumière.
Ces sapins et ces rocs dressés comme des tours
Ont un air de terreur qui convient aux vautours!

SUËNO

Du château d'Eberhardt vois-tu là les tourelles?

URBAIN

O mon Dieu, c'est là-bas que mes mains criminelles...

SUËNO

Oui, c'est là que ton bras, par un traître acheté,
Au meurtre le plus noir sans honte s'est prêté.
Tu tressailles, mon fils, et ton front devient sombre,
Tu vois les souvenirs que j'évoque de l'ombre.
Je t'ai montré ce lieu, regarde bien, vois-tu
Là-bas ces noirs rochers? Dans ce sentier perdu,
Longeant le roc de droite et, de gauche, l'abîme,
Vous alliez vous cacher pour accomplir un crime.
Les bois vous entouraient et vous marchiez sans peur,
Car la nuit vous couvrait de son voile trompeur.
Mais Dieu tonnait si haut, dans sa juste colère,
Que ce chêne colosse est tombé sur la terre,
Ce chêne au large tronc, devant qui tous les ans
Et les siècles semblaient s'écouler impuissants.
Solide sur sa base, il voyait, à son ombre,
Les générations se succéder sans nombre.
Chacun, en regardant sa force et sa hauteur,
Le croyait éternel comme son créateur.
Les troupeaux s'abritaient sous sa toiture épaisse.
Eh bien! regarde-le, la foudre vengeresse
Qui tombait sur ton bras, de sang déjà mouillé,
A tué le géant... Le voilà mutilé!

URBAIN

Tes discours, aujourd'hui, sont remplis de mystère.
A peine si je puis y reconnaître un père.

Pourquoi me ramener dans ce lieu redouté?
Pourquoi me rappeler l'affreuse vérité?
Je tremble en regardant ce sombre paysage.
Là nous avons surpris Bourcard à son passage.
Là son corps... Mais pourquoi prolonger ce récit?
Père, j'ai ton pardon, ce pardon me suffit.

SUËNO

Oui, je t'ai pardonné, ta tête était baissée,
J'avais vu les remords de ton âme oppressée;
Pour les calmer, du Christ humble représentant,
J'ai parlé de salut au pécheur repentant.
Mais la justice, hélas! n'était pas satisfaite.
La voilà qui se lève et qui veut une tête.

(Montrant à Urbain le château dans le fond de la scène.)

Auprès de ce château ne vois-tu rien, mon fils?
Sous le fardeau des ans mes yeux sont affaiblis
Et leur regard éteint dans le vide s'égare.

URBAIN, les yeux tournés vers le château
Quelque chose de grand aujourd'hui se prépare.
On voit luire des fers parmi des étendards.
Une foule innombrable assiège les remparts
Et des soldats armés, grande et puissante escorte,
Veillent, la lance au poing, sur le seuil de la porte.

SUËNO

Ciel!

URBAIN

Pourquoi t'effrayer? Tant de fois, sur ces tours,
On vit ces étendards connus aux alentours.
Une nouvelle guerre est sans doute allumée
Et le comte Eberhardt fait marcher son armée.

SUËNO, à part

Voici l'heure, ô mon Dieu!

(A Urbain.)

Non, mon fils, ces guerriers
Ne font point d'un combat les apprêts meurtriers.
Un plus noble désir anime leur courage
Que la soif du butin ou l'espoir du carnage.
L'amour de la justice et de la vérité,
Tel est le noble but qu'ils ont tous arrêté.
C'est pour un jugement qu'aujourd'hui l'on s'assemble
Et que ces chevaliers se rencontrent ensemble.
Ils jugent Eberhardt, l'exécrable assassin,
Le traître qui t'a mis le poignard dans la main.

URBAIN

O père, dis-tu vrai?

SUËNO

Je ne sais quel indice
Arme contre son bras celui de la justice.
Mais le fils de Bourcard l'a mis en jugement;
Il a, d'un noir forfait l'accusant justement,
Convoqué des seigneurs la présence suprême,
Pour faire sur son front descendre l'anathème.
Car c'est depuis toujours un usage établi
Et qui veut que d'un crime un seigneur soit puni.

URBAIN

Qu'à leurs communs efforts l'Eternel soit propice,
Qu'il les inspire tous d'un souffle de justice,
Et qu'Eberhardt, saisi dans ses propres filets,
Subisse un châtiment digne de ses forfaits!

SUËNO

Il ne périra point; l'appareil qu'on prépare,
Loin de le condamner, le rendra plus barbare.
Car ses juges, mon fils, pour la seconde fois,
Dans ce même château font retentir leur voix.
Hier déjà l'on vit leur assemblée auguste
Poursuivre avec ardeur un châtiment si juste.
Edmond, voulant venger le trépas de Bourcard,
Demandait à grands cris la tête d'Eberhardt.
Mais le jeune seigneur, victime d'un délire,
N'avait aucune preuve, hélas! qui pût suffire.
La ruse d'Eberhardt, sûre dans le danger,
S'arme, devant leurs yeux, d'un calme mensonger.
Il a troublé le juge et toute l'assistance,
Et du vrai criminel écarté la sentence,
Puis, tournant tous ses traits contre l'accusateur,
Traité le jeune Edmond de calomniateur.
Eberhardt, pour laver une première honte,
Prend sur son adversaire une vengeance prompt.
Il veut par le bourreau voir son sang répandu,
Afin que par sa mort l'honneur lui soit rendu.
Voici le jour fatal, la hache est déjà prête
Et l'infâme Eberhardt veut voir tomber sa tête.

URBAIN

Souffrira-t-on qu'un monstre aux bras couverts de sang
Fasse aux yeux de chacun périr un innocent?

SUËNO

Non, mon fils, l'Eternel abhorre les parjures.
Il a mis sa vengeance entre des mains plus sûres;
C'est moi qui parlerai, Dieu m'a remis ce soin.

URBAIN

Ils ne te croiront pas.

SUËNO

Tu seras mon témoin.

URBAIN, avec effroi

Moi qui porte sur l'âme un crime tout semblable,
J'oserais me lever contre l'autre coupable?
M'aurais-tu du pardon fait goûter la douceur
Pour me livrer ensuite au glaive du vengeur?

SUËNO

Mon fils, il n'est plus temps, je ne puis plus me taire.
Il faut quitter enfin ce voile de mystère.
Triste et pauvre vieillard, j'avais longtemps douté,
Pleurant et gémissant, de Dieu seul écouté.
Mais son arrêt terrible enfin s'est fait entendre
Et nous risquons sa gloire à vouloir trop attendre.
La coupe des douleurs pour moi va se remplir,
Et le grand sacrifice, hélas! va s'accomplir.

URBAIN

Mon père, abandonnons ce lieu triste et sauvage.
Nous nous mettrons au pied de quelque sainte image
Et là, le front courbé, nous verrons l'Eternel
Abattre son courroux sur le vrai criminel.

SUËNO

Non, Urbain, le temps presse et déjà l'heure avance
Où le fer du bourreau frappera l'innocence.

URBAIN

Dans un cœur paternel, vrai temple de l'amour,
Un semblable dessein pourrait venir au jour?
Et le père oublierait à ce point la nature
Qu'il livrerait son fils au bourreau pour pâture?

SUËNO

Non, mon fils, tel n'est point mon dessein. Toutefois,
C'est le devoir sacré qui parle à haute voix.
Je ne me règle pas sur quelque humaine cause,
Non, j'ai ma mission que l'Eternel m'impose.
Nul homme hormis nous deux n'aura d'autorité,
Car nul hormis nous deux ne sait la vérité.

Dieu, qui nous condamna sous des lois plus sévères,
De ce secret fatal nous rend dépositaires.
Il a mis dans nos mains son pouvoir solennel:
Sans nous, l'innocent tombe au lieu du criminel,
Et le peuple, déjà lié par tant de chaînes,
Sera bientôt courbé sous de plus lourdes peines.
Car le monstre, plus fier en voyant son succès,
Irritera le ciel par de nouveaux forfaits.
Entourant de remparts sa tour inaccessible,
Il pourra contempler d'un regard impassible
Ses sujets qui, lassés du fouet de l'exacteur,
Gémissant sous des lois dont leur chef est l'auteur
Et tournant leurs regards vers une autre patrie,
Demandent un appui contre sa tyrannie.
Ces crimes que ma bouche à peine ose nommer,
Cet homme sans pudeur pourra les consommer,
Et nul, en observant sa fortune croissante,
N'osera défier sa tête menaçante.

(Son indignation augmente, il se lève.)

Et tu voudrais, mon fils, que cet être inhumain,
Après t'avoir du meurtre enseigné le chemin,
Après avoir tout fait, dans sa noire science,
Pour changer en remords ta première innocence,
Tu voudrais qu'un serpent gonflé de trahisons
Pût à jamais lancer ses néfastes poisons?
Celui qui m'a ravi mon fils, qui, dans sa rage,
A mon cœur paternel préparait cet outrage,
Et qui me l'a rendu chargé d'un crime affreux,
Le plus vil des mortels et le plus malheureux,
Tu veux que ce bandit, après sa tromperie,
Relève au ciel un front chargé d'ignominie?

URBAIN

Songe qu'après ma mort, tu n'auras plus de fils.

SUËNO, vaincu par l'émotion, se laisse retomber

Je le sais, ô douleur pour mes cheveux blanchis!
Il faut, pour accomplir la vengeance céleste,
Il faut sacrifier le seul bien qui me reste.

(Pause. Urbain, ému, tourne ses regards vers le château.)

Aux abords du manoir, que vois-tu maintenant?

URBAIN

Une sourde rumeur grossit à chaque instant.
Les seigneurs sont partis, mais la foule altérée
Du château défendu cherche à forcer l'entrée.

SUËNO

Viens, il est encor temps, et courons essayer
Si l'aspect d'un vieillard ne peut les foudroyer.

URBAIN

Mon père, tu frémis et tu verses des larmes.
Ah! comme je comprends tes mortelles alarmes!

SUËNO

Qui pourrait mesurer ce que la mort d'un fils
Doit coûter à son père et de pleurs et de cris?
La nature, le cœur, la douleur se réveille.
Je ne t'aimai jamais d'affection pareille.
D'un tel amour pour toi je n'ai jamais brûlé,
Lorsque je vois qu'il faut que tu sois immolé.
Mais qu'est-ce que la vie? Un songe, un vain mirage,
Qui nous charme souvent et trompe davantage.
Heureux qui peut quitter ce haillon déchiré
Pour goûter dans la tombe un repos assuré!
La terre du cercueil est légère, sans doute,
Car c'est le port après les peines de la route.
Urbain, il faut mourir, c'est le décret de Dieu.
Ton repentir te donne une place au saint lieu.
Tu ne périras point en ignoble victime.
Ta mort fera tomber le traître dans l'abîme;
Pour une juste cause à la mort condamné,
Il ne te reste plus qu'à mourir résigné.
Accepte le trépas de la main de ton maître,
La mort frappe un coupable et tu dois t'y soumettre.

URBAIN

Je te suivrai sans peine où tu veux me mener.
C'est à moi d'obéir, c'est à toi d'ordonner.
Je sais ce que d'un fils un père peut prétendre.
Tu m'as donné la vie et tu peux la reprendre.
A tes ordres soumis, tu me verras bientôt
D'un pas ferme et tranquille aller à l'échafaud.
Mais je plains du destin le caprice barbare
Qui d'un père que j'aime à jamais me sépare.

SUËNO

Non, mon fils, la douleur te trompe en t'égayant.
Il nous reste un espoir et cet espoir est grand.
Au-dessus de la terre, il est une demeure
Pour toute âme qui souffre et pour tout cœur qui pleure.
Là nous retrouverons, l'un à l'autre rendus,
Tous les biens qui, pour nous, semblaient être perdus,

Une nouvelle vie et, loin de la souffrance,
D'un éternel bonheur la pure jouissance.

URBAIN

Nul trésor d'ici-bas par moi n'est regretté.
Mais j'avais un espoir et tu me l'as ôté.
Je voulais, par les soins d'une douce tendresse,
Réparer tous les torts subis par ta vieillesse,
Faire luire à tes yeux un avenir plus beau,
Et t'aplanir ainsi le chemin du tombeau.
Mais je crains qu'en voyant l'appareil du supplice,
Ton corps déjà miné de douleur ne faiblisse,
Je crains que ton trépas n'accompagne le mien.

SUËNO

Tu t'alarmes en vain, car j'ai Dieu pour soutien.
Déjà même, animé pour sa sainte querelle,
Je sens dans tout mon être une force nouvelle.
La douleur de te perdre est immense, il est vrai,
Mais au moins par ta mort le peuple est délivré;
Et le fils de Bourcard, dont tu sais l'innocence,
Verra ton sacrifice avec reconnaissance.

(Nouvelle pause.)

Tu restes, mon enfant, incertain, étonné,
En te voyant si jeune à mourir condamné.
Dans le fond de ton cœur, tu maudis la sentence
Qui va trancher tes jours si près de ta naissance.
Mais sache que la vie est funeste toujours
A ceux qui d'une tache en ont souillé le cours!
N'attends rien d'elle, Urbain, mais vois la Providence
Qui de tous ces malheurs délivre ton enfance.
Un bras mystérieux en ce lieu t'a frappé.
Tu vécus, par miracle à la mort échappé.
C'était le doigt de Dieu caché sous ce tonnerre
Qui remettait un fils dans les bras de son père,
Et qui le réservait à des desseins plus grands,
Pour punir les seigneurs et chasser les tyrans!
Toi qui, longtemps perdu loin des sentiers qu'il aime,
N'as fait monter au ciel que des cris de blasphème,
Tu vas, en subissant ta condamnation,
D'une sublime mort trouver l'occasion.
Le sort d'un peuple entier repose dans ta bouche,
Tu peux le délivrer d'un oppresseur farouche,
Rendre aux pères leurs fils, aux femmes leurs époux,
Que de lâches geôliers gardent sous les verrous,

Et, les délivrant tous de l'objet de leurs haines,
Leur promettre bientôt des heures plus sereines.
Meurs donc, et d'un tyran délivrant l'univers,
De tous ces malheureux va rompre tous les fers!
Montre à ces opprimés, fatigués d'être esclaves,
Qu'il est encor des bras pour briser leurs entraves,
Que ton cœur, autrefois par le crime souillé,
De nobles sentiments n'est pas tout dépouillé,
Et que, malgré l'horreur d'un attentat infâme,
Quelque chose de grand respire dans ton âme!

URBAIN

Viens, père, allons!

SUËNO

Mon fils...

URBAIN

Allons les éclaircir,
Sauver un innocent, perdre un monstre et mourir.

SUËNO

Aux juges réunis tu te livres toi-même?

URBAIN

Je reconnais de Dieu la volonté suprême.

SUËNO

Et tu veux me priver du dernier de mes fils?

URBAIN

Ah! père, comprends-moi, ma mort aura des fruits,
Et la tête d'un seul, en roulant sous le glaive,
Fait qu'un pays entier du tombeau se relève.

SUËNO, joyeux

C'en est assez, mon fils, après t'avoir sondé,
Je vois qu'avec mon cœur le tien s'est accordé.
Eh bien! libérateurs, hérauts de la justice,
Sans tarder plus longtemps, marchons au sacrifice,
Joyeux et confiants sous l'œil de Jéhovah,
Comme Abraham jadis montait à Morijah.

(Se levant.)

Cette fois, il le faut, tout retard est funeste.
Sachons bien employer la force qui me reste.
Peut-être a-t-on déjà condamné l'innocent,
Eberhardt lève au ciel ses mains teintes de sang.
Comme un aigle tombant sur une sûre proie,
Allons troubler le monstre au milieu de sa joie.

(Son air est plein de fermeté et d'assurance; il prend Urbain
par la main, se dirige du côté du château et disparaît dans
le bois.)

Un appartement du château de Malleray. Dans le fond, une porte conduisant à la salle d'armes.

SCÈNE II

MATHILDE, HERMANN, tenant à la main un parchemin roulé

MATHILDE

Mon Dieu, que le récit de ces événements
Fait naître dans mon cœur d'étranges sentiments!
Ainsi, les chevaliers réunis dans la salle
Vont proclamer tantôt la sentence fatale.
Leur courroux contre un seul va bientôt se tourner,
Et c'est l'accusateur que l'on va condamner.

HERMANN

Comtesse, vous pouvez en croire ma parole.
Je ne vous ai point fait un message frivole,
Et l'indignation s'élève dans mon cœur,
Quand je vois le méchant toujours rester vainqueur.
Sans doute qu'Eberhardt de ce crime est coupable:
De bien d'autres horreurs il s'est montré capable.
Mais il faut une preuve à l'accusation
Pour la voir amener la condamnation.
Sinon le destin change, et, comme calomnie,
Cette audace imprudente est aussitôt punie.

MATHILDE

Peut-être qu'aujourd'hui quelque sort plus heureux
Sur le vrai criminel ouvrira tous les yeux.

HERMANN

D'où pourraient nous venir de si subtils oracles?
Le ciel pour nous sauver fera-t-il des miracles?

MATHILDE

Ah! quel horrible sort! Ainsi mon ennemi,
Bien loin d'être ébranlé sera mieux affermi.
Et le jour où j'ai vu la justice suprême
Prête à lancer sur lui son terrible anathème,
Je le verrai joyeux, libre de tout affront,
Rentrer dans ma demeure et relever le front.

HERMANN

Comtesse, que l'espoir dans votre âme renaisse!
Chassez de votre cœur cette vaine tristesse.

Je puis de l'oppresseur déjouer les complots
Et vous rendre à la fois le calme et le repos.
D'armes et d'ennemis partout environnée,
Vous vous croyez toujours de tous abandonnée.
Mais un homme en secret connaît votre douleur,
Maudit votre tyran et plaint votre malheur.
Il s'est caché longtemps; enfin l'heure est venue
Où sa protection doit vous être connue.
Veuillez donc l'écouter pendant quelques instants,
Car il va s'acquitter d'offices importants.
Comtesse, vous savez que le trépas d'un père
Vous fit de ce château seule propriétaire,
Jusqu'à ce que l'hymen, réparant votre sang,
Vous donnât quelque époux digne de votre rang.
Le comte, vous voyant trop faible et trop timide,
Dans ce choix me pria de vous servir de guide,
Car il voulait pour fils quelque jeune seigneur
Qui de votre maison pût soutenir l'honneur.
Telle est la mission dont me chargea ce père
Dont l'âme était si noble et le cœur si sincère.
Cette clause est écrite aussi sur parchemin.
Vous pourrez aisément reconnaître sa main.
L'âge, vous délivrant d'une longue tutelle,
Doit vous rendre aujourd'hui la maison paternelle.
Je suis donc mon devoir en venant près de vous
Afin de m'informer quel sera votre époux.
Il est temps qu'aujourd'hui mon ardeur se réveille,
Car des bruits singuliers ont frappé mon oreille.
Pour tout dire, je sais que ce même Eberhardt,
Qui dresse sur ces tours son funèbre étendard,
Prétend à votre main. L'acceptez-vous, madame?

MATHILDE

Moi, j'unirais ma main à celle d'un infâme?
Ne me resterait-il plus aucun souvenir
D'un nom que dans l'honneur il me faut maintenir?

HERMANN

C'est bien, vos serfs, longtemps aigris par la souffrance,
De ce chef orgueilleux maudissent l'existence.
A son pouvoir funeste ils ont à se plier
Et par mille devoirs il a su les lier.
Il faut que le seigneur qui reprendra sa place
Fasse revivre en vous les héros d'une race
Dont, depuis deux cents ans, tous respectent le nom
Et qui n'a plus que vous pour dernier rejeton,

Un seigneur estimé, redouté dans la guerre,
Dont le cœur soit humain et l'esprit débonnaire.
Mais quel est votre choix? Car il faut qu'aujourd'hui
Vous preniez un parti pour un autre ou pour lui.

MATHILDE

Je n'en aime qu'un seul et pour toute la vie,
Et ce n'est qu'avec lui que je veux être unie.

HERMANN

Nommez-le, vous pouvez maintenant sans regret
A ma discrétion livrer votre secret.

MATHILDE

Edmond de Rondchâtel.

HERMANN, frappé

Ah! comtesse, qu'entends-je?

MATHILDE

Ce discours aujourd'hui peut vous paraître étrange,
Mais, chevalier, nos cœurs ont conclu cet hymen
Et nul autre que lui n'emportera ma main.
Nul autre, détrônant la puissance d'un traître,
Du bourg de Malleray ne deviendra le maître.

HERMANN

Comtesse, pardonnez au trouble d'un moment
Et ne rougissez point de votre sentiment.
De ce jeune guerrier la valeur m'est connue,
Il est digne du sang dont vous êtes issue;
Et je serais heureux que l'on pût allier
Une si noble fille à ce fier chevalier.
Mais de ce jugement l'arrêt impitoyable
Menace votre ami d'une fin déplorable.

MATHILDE

N'importe, si la mort dont on attend les coups
Sur le seul innocent concentre son courroux,
Avec lui dans la tombe on me verra descendre,
Et le même linceul couvrira notre cendre.
Vous nous verrez unis par un semblable sort,
Car sa vie est ma vie et sa mort est ma mort.

HERMANN

Dans quel trouble nouveau votre discours me laisse!

MATHILDE

Quittons cet entretien, chevalier, le temps presse.
De la salle déjà les sièges sont remplis.
Allez rejoindre, Hermann, les juges réunis.

Ne perdez pas courage et soutenez la cause
De l'homme sur lequel tout mon espoir repose.
Faites dans l'assemblée entendre votre voix.

HERMANN

Dieu! que d'anxiétés je ressens à la fois!
Je vous quitte et vous laisse, au fort de la souffrance,
Sans soutien, sans appui, même sans espérance.

MATHILDE

On vous attend, Hermann, allez au jugement.

(Hermann et Mathilde sortent de différents côtés.)

Le fond du théâtre s'ouvre et montre la salle où se tient le jugement. Dans le fond à gauche, un siège élevé pour le juge; à droite, la porte ouverte laissant voir le chemin qui mène au château. Près du siège du juge, une table où sont placées une Bible et une épée. L'assemblée est réunie et le jugement a déjà commencé.

SCÈNE III

EBERHARDT, à droite, derrière lui ses chevaliers, entre autres HERMANN, SILVAIN, GÉOFFROI. À gauche, EDMOND, BAYARD et quelques autres guerriers. Dans le fond, du côté d'Edmond, on voit FRIDOLIN. Le baron d'ERGUEL, sur le siège; à côté, le bourreau, cachant le glaive sous les larges plis d'un manteau rouge. Deux hallebardiers gardent la porte; bientôt paraîtra SUËNO

(Au début de la scène, Eberhardt est au milieu du théâtre, parlant au juge d'un ton arrogant. Edmond, soutenu par Bayard, reste plongé dans une rêverie qui tient de l'égarement. Marques d'anxiété dans l'assemblée.)

EBERHARDT

Du faux accusateur tel est le châtiment.
Il prend pour instruments l'audace et le mensonge,
Pour creuser un abîme où lui-même se plonge;
Il tourne contre lui les traits les plus hardis
Avec lesquels il croit percer ses ennemis.
Regardez, il le sait, il a fermé la bouche,
Lui qui naguère encor parlait d'un ton farouche.
D'un discours imprudent remarquant les effets,
Il voudrait effacer tous les pas qu'il a faits!
Attendez-vous encor quelque preuve nouvelle
Pour me laisser mon nom de chevalier fidèle?

Jugez, sinon mon fer, le couchant au cercueil,
Lavera dans son sang ma honte et son orgueil!

(Ici Suèno, qui s'est montré depuis quelques instants sur le chemin du château, s'approche de la porte; il est exténué de fatigue et cherche à se reposer quelque part; les haliebardiens le repoussent.)

PREMIER HALIEBARDIER

Que veux-tu, mendiant?

SECOND HALIEBARDIER, à son camarade

Qu'il parte, qu'on le chasse!

SUÈNO, suppliant

Laisse-moi sur ce seuil, j'y prends si peu de place.
Prends pitié de ce corps miné par tant de maux.
Je ne demande rien qu'un instant de repos.

(Ils le laissent s'asseoir; Suèno écoute avec la plus grande attention ce qui se dit dans la salle, Urbain reste invisible.)

LE JUGE

Comte de Malleray, celui qui vous accuse
A le droit de parler lors même qu'il s'abuse;
Vous êtes accusé d'un crime, et le hasard
Dans l'ombre cache encor le destin de Bourcard.
Mais vous ne pouvez pas, devant cette assistance,
Par un simple discours éloigner la sentence.
Nous serions impuissants à rendre un jugement.
Il nous reste un moyen, le serment.

QUELQUES VOIX, approbatives

Le serment!

HERMANN, faisant quelques pas du côté du juge

C'est de la vérité la marque la plus sûre,
Mais l'Eglise jamais ne pardonne au parjure.
Tout noble chevalier infidèle à son vœu,
Rejeté de ses pairs et rejeté de Dieu,
Du mépris général subit la conséquence,
Car tôt ou tard sa fraude est mise en évidence.
(Suèno fait un mouvement pour se lever, l'émotion le gagne, il retombe.)

EBERHARDT

Qui doit jurer?

LE JUGE

Seigneur, cette accusation
Imprimerait longtemps l'opprobre à votre nom;
Une main sur le glaive et l'autre sur la Bible,
Donnez-nous le serment comme preuve infaillible

Et vos affronts seront aussitôt réparés.

(Vive surexcitation dans toute l'assemblée.)

EBERHARDT, après un court combat intérieur,
s'avance vers la table

Je suis prêt, apportez les symboles sacrés.

EDMOND, se réveillant tout à coup

Est-ce ainsi, chevaliers, que l'on rend la justice?
Voulez-vous qu'un parjure en ce lieu s'accomplisse,
Que le crime d'un autre en mon sang soit lavé,
Quand par un faux serment il se sera sauvé?
Ce n'est pas sans raison que mon âme l'accuse.
Mais vous vous laissez prendre aux filets de sa ruse.
De mon père tué vengez plutôt le sang,
Punissez le coupable, épargnez l'innocent.

(Suèno se lève, repousse une des sentinelles qui veut le
retenir et marche droit à Eberhardt, en criant d'une voix
tonnante.)

SUÈNO

Arrête, ne va pas, provoquant ma vengeance,
Par un crime nouveau simuler l'innocence!

(Etonnement général, Suèno s'arrête au milieu de l'assem-
blée.)

Chevaliers et barons, vous qu'un noble désir
Amène dans ce lieu pour venger et punir,
Vous ne pouvez lever le voile impénétrable
Qui cache en même temps le crime et le coupable.
Mais le ciel près de vous a voulu m'envoyer:
Croyez-en un vieillard, voici le meurtrier.

EBERHARDT

Par le pied d'un manant cette salle est souillée.
De quel droit parais-tu devant cette assemblée?

SUÈNO

Vous voyez avec honte un ermite inconnu
Franchir ce seuil funèbre aux pauvres défendu.
Il est vrai, jusqu'ici, paisible anachorète,
J'ai vécu retiré dans une humble retraite.
Mais je sors aujourd'hui de mon obscurité
Pour venir devant vous dire la vérité.

EDMOND

Ecoutez ce vieillard, qui vous parle en prophète.

SUÈNO

Approche, criminel, et relève la tête.
Au moment où ta main, accumulant ses torts,
Vers le ciel étonné se levait sans remords,

Un vengeur inconnu, désarmant l'imposture,
En proclamant ton crime, empêche le parjure !
Dieu qui, pendant longtemps, de son trône éternel,
A laissé le champ libre à ton pied criminel,
Voyant de tes forfaits la mesure comblée,
Pousse son serviteur devant cette assemblée !
Tu le caches en vain sous un regard moqueur,
C'est toi qui de Bourcard as fait percer le cœur.
Deux hommes, sur sa route attendant leur victime,
Étaient chargés par toi d'accomplir l'affreux crime.
Ils ont suivi, la nuit, un chemin détourné,
Puis ont surpris Bourcard et l'ont assassiné.
Mais un orage sombre annonçait dans la nue
Que leur œuvre de Dieu n'était pas inconnue !

(Mouvement de joie parmi les chevaliers d'Edmond.)

PLUSIEURS VOIX

Tout s'éclaircit enfin !

EDMOND, tombant à genoux devant Suëno

Libérateur sacré,

Porteur d'un sceau divin sur ton front inspiré,
Accepte, toi qui viens pour dévoiler le crime,
Cette marque d'amour du fils de la victime !

SUËNO, le relevant

Relève-toi, mon fils, et n'adore que Dieu,
Car c'est lui maintenant qui m'envoie en ce lieu.

EDMOND

Le coupable s'étonne et change de visage,
Nous n'avons pas besoin d'un autre témoignage.

EBERHARDT, cherchant à reprendre contenance

Je m'étonne vraiment, et non pas sans raison,
Lorsque je vois un moine entrer dans ma maison,
Fouler de sa sandale une salle imposante
Et parler aux seigneurs d'une voix menaçante,
Comme si ses discours tout remplis de fureur
Aux cœurs des plus vaillants inspiraient la terreur !

BAYARD

Il est pris sur le fait, on le voit à son trouble,
Son orgueil se révolte et sa honte redouble.

SUËNO

Tu n'as pas respecté l'honneur et les serments,
Mais respecte du moins un homme à cheveux blancs,
Car le respect pour l'âge est la loi la plus sainte.

EBERHARDT

Tes témoins!

SUËNO, se tournant vers la porte ouverte

Viens, mon fils, et montre-toi sans crainte.

PLUSIEURS VOIX

Son fils! Entendez-vous!

SCÈNE IV

Les Mêmes, URBAIN

AUTRES VOIX

Silence! Il va parler.

SUËNO

Le voilà, mon témoin, le vois-tu sans trembler?

EBERHARDT, foudroyé

Urbain!...

SUËNO

Tu le connais, ce jeune mercenaire
Que jadis tu chargeas du poignard sanguinaire.
Quand, pour réaliser tes plans ambitieux,
Le sang pur de Bourcard fut versé sous les cieux,
Tu ne te doutais pas qu'au jour de la justice,
Il ferait retentir sa voix accusatrice!

URBAIN, s'avançant au milieu de la scène

Oui, mon père a dit vrai, voici le meurtrier.
Epargnez l'innocent qu'on allait châtier
Et gardez l'échafaud pour un plus juste usage.
Si vous doutez encore, après ce témoignage,
Juges, sachez que moi qui l'accuse aujourd'hui,
J'ai commis ce forfait tout aussi bien que lui.
Et même plus que lui, j'ai pris part à ce crime,
Car j'ai plongé mon fer au sein de la victime.
Mais l'ordre meurtrier par lui me fut donné
Et je n'ai rien commis qu'il ne m'eût ordonné.
Eh bien! moi, criminel, je l'accuse à cette heure,
Je franchis devant vous le seuil de sa demeure,
Car je veux, détrônant un tyran inhumain,
Même au prix de mon sang faire verser le sien.
Depuis longtemps déjà son aveugle furie
Au cœur de ses sujets a fait tarir la vie.
Depuis longtemps, caché derrière ces remparts,
Il a fait de ce bourg un nid de léopards.

Il est temps qu'il succombe et qu'avec son supplice,
De son peuple opprimé la détresse finisse...

LE JUGE

Il mérite la mort.

EDMOND

La mort!

SES CHEVALIERS

La mort!

LES CHEVALIERS D'EBERHARDT

La mort!

GÉOFFROI

Qu'on le livre au bourreau, car les voix sont d'accord.

EBERHARDT, sortant de l'étonnement dans lequel l'a jeté la
subite apparition d'Urbain et se tournant vers ses chevaliers
Quoi? Mes propres guerriers abandonnent ma cause?

GÉOFFROI

Nous ébranlons le roc où ton orgueil se pose.
Les tyrans malheureux ne trouvent plus d'amis,
Même chez des sujets qui leur étaient soumis.
Meurs donc, traître!

PLUSIEURS VOIX

A la mort!

AUTRES VOIX

Qu'on le traîne au supplice!

BAYARD

Nous avons un bourreau pour rendre la justice!

URBAIN, imposant silence

Attendez, laissez-moi finir ma mission,
Ecoutez jusqu'au bout mon accusation;
Je ne tuai pas seul et j'avais un complice
Qui ne doit pas, seigneurs, échapper au supplice.
C'est Kunz, l'affreux bandit, scélérat achevé,
Ame toujours rampante et bras toujours levé!

GÉOFFROI

Cet infâme a déjà reçu sa récompense.
La sentence de Dieu précéda ta sentence.
Craignant d'être saisi par le fer du bourreau,
Cette nuit il voulut s'enfuir de ce château:
Mais un serf qui tramait quelque sourde vengeance
A, d'un coup de sa hache, assommé cette engeance!

URBAIN

Jamais un tel trépas ne fut mieux mérité.
Et vous qui, par ma voix, savez la vérité,
Hâtez-vous, chevaliers, et punissez le crime,
Car l'échafaud dressé réclame sa victime!

EBERHARDT

Ainsi donc, puisque nul ne veut me secourir,
Je ne suis pas un lâche et je saurai mourir!
Mais respecterez-vous le traître qui me livre?
Que ferez-vous d'Urbain, le laisserez-vous vivre?
Il a frappé Bourcard, il faut, selon la loi,
Que la peine de mort le frappe ainsi que moi.

(Silence dans l'assemblée.)

SUËNO

Vengeance redoutable! Ainsi rien ne te touche!
J'attendais cet arrêt, mais non pas de ta bouche.
Laisse parler le juge!

(Grand silence, tous les yeux sont fixés sur le juge.)

LE JUGE

Il ne s'est pas trompé.
Dans le même forfait tous deux ils ont trempé.
Il faut donc, sur ce point mon avis est le vôtre,
Que la chute de l'un soit la perte de l'autre.

SUËNO

Il faut que mon fils meure?

LE JUGE

Oui, telle est l'équité.

SUËNO

Nous étions préparés à ce coup redouté;
Je savais qu'en venant aider votre justice,
Je traînais mon enfant sur le lieu du supplice.
Je n'ai pas murmuré, car je sentais en moi
Un pouvoir souverain qui me dictait sa loi.
Oui, mon fils est coupable et, de sa main tachée,
Cette trace de sang ne peut être arrachée.
Mais voyez de sa mort quels vont être les fruits;
Le peuple est délivré, les crimes sont punis.
L'arrêt du juge est dur pour le fils et le père,
Mais la tombe est le sceau d'un destin plus prospère.
Accepte donc la mort avec un cœur soumis,
Comme un prix qui t'est dû pour le crime commis.

(Promenant ses yeux sur l'assemblée.)

Et vous tous qui voyez, à l'heure expiatoire,
Un puissant abattu du faite de sa gloire,
Un père séparé de son unique enfant,
Et de trois criminels le juste châtiment,
Méditez ces leçons que le ciel vous présente.
Gardez-vous de faillir, car la voie est glissante,
Et nul n'est ici-bas sûr de son avenir;
On ne sait son destin que quand il va finir.

(Serrant Urbain dans ses bras.)

Il faut nous séparer, amère destinée!
Porte au glaive tranchant ta tête résignée.
Apaise le Très-Haut, ferme l'abîme ouvert.
Moi, je vais retrouver mon toit triste et désert.

(Il s'arrache des bras d'Urbain qui veut le retenir et sort à pas lents; moment de silence dans l'assemblée émue, qui le regarde s'éloigner.)

SCÈNE V

Les Mêmes, sans SUËNO.

GÉOFFROI

N'avez-vous point de cœur pour les douleurs d'un père?
Qu'on lui rende ce fils qui pleure et désespère.

LE JUGE, descendant de son siège

J'ai prononcé l'arrêt, qu'on l'exécute.

BAYARD

Allons

Montrer comme on punit les chevaliers félons!

URBAIN, qui jusqu'ici a suivi son père des yeux

Eh bien donc, chevaliers, qu'on nous mène au supplice!
Il est le criminel et je suis son complice.
Il faut, pour que le sort soit enfin satisfait,
Que le même bourreau venge notre forfait!

(Le juge fait un signe au bourreau, celui-ci s'avance vers la porte; Urbain le suit, puis Eberhardt, puis toute l'assemblée, excepté Edmond qui, depuis la sortie de Suëno, est resté pensif et recueilli, sans prendre part à l'action, et Fridolin; Hermann s'apprête à rejoindre les autres chevaliers quand, arrivé vers la porte du fond, il s'aperçoit qu'Edmond n'est point sorti; sur ce, il reste.)

SCÈNE VI

EDMOND, FRIDOLIN, HERMANN, dans le fond de la scène

EDMOND

Laisse-moi, Fridolin, que je reprenne haleine.
D'étranges sentiments je me sens l'âme pleine;
Prêt à franchir ce seuil, je m'arrête, incertain,
En voyant les ressorts qui guident mon destin:
Après m'avoir donné la meilleure espérance,
Ma cause tout à coup penchait dans la balance.
Ce vieillard inconnu, mais plein de majesté,
A mes yeux aveuglés a rendu la clarté.
Je m'en étonne encore et suis prêt à le croire
Quelque Dieu descendu de son palais de gloire.

FRIDOLIN

Oui, je suis comme vous rempli d'étonnement.
Mais à tous vos soucis quel heureux dénouement!
Votre père est vengé; vous-même, sans blessure,
Vous sortez triomphant d'une épreuve si dure,
Les tyrans sont bannis, le peuple est délivré,
Une nouvelle aurore a lui sur Malleray.
Ma maîtresse, longtemps à la tristesse en proie,
Pourra bientôt s'unir à la commune joie.
Venez, racontons-lui par quel bras le Seigneur
A terrassé le crime et rétabli l'honneur.

EDMOND

Lorsque chacun s'empresse à voir venger mon père,
Son fils serait le seul à rester en arrière?
Non, soyons au devoir avant d'être à l'amour
Et voyons l'échafaud qu'on dresse dans la cour.

(Il se dirige vers la porte du fond; Hermann s'avance.)

HERMANN

Que le désir de voir châtier un coupable
Ne vous éloigne pas d'un soin plus agréable!
Ne sortez pas d'ici sans m'avoir entendu.

EDMOND

Vous qui parlez ainsi, vous m'êtes inconnu.
D'un soldat d'Eberhardt vous portez le costume.

HERMANN

Rien qu'à ce nom fatal votre haine s'allume.
Vous ne vous doutiez pas que, chez ses serviteurs,
Vous aviez des amis et même des meilleurs.

EDMOND, réfléchissant

Cependant il me semble, au fort de la bataille,
Avoir vu ce vieillard dans sa cotte de maille.
Le tumulte était grand, le combat acharné,
Et je fus tout à coup des miens abandonné.
Seul dans un cercle affreux de combattants sans nombre
Qui sortaient à grand bruit de derrière un bois sombre,
Leurs lances me perçaient quand leur chef, un vieillard,
Arrêta les soldats, recula l'étendard,
Fit faire volte-face et simula la fuite.
Je n'ai su qu'augurer d'une telle conduite.

HERMANN

C'était moi qui, longtemps, aurais eu des remords,
Si vous aviez le soir compté parmi les morts.
Cette fois, mettant fin à toutes vos épreuves,
Je viens de mon amour vous donner d'autres preuves.
Notre ancien chef n'est plus et cet homme abhorré
N'imprime plus de honte au nom de Malleray.
Cette maison jadis si vaillante et si fière
N'a plus, vous le savez, qu'une unique héritière.
Mathilde, seule encor rallumant le flambeau,
Pourra sauver son nom de l'oubli du tombeau.
Eh bien! seigneur, je viens ici vous reconnaître
Comme mon souverain, mon seigneur et mon maître,
De la part des vassaux qui vous connaissent tous
Et de Mathilde enfin dont vous êtes l'époux.

EDMOND

Que dites-vous?

HERMANN

Seigneur, le peuple, en sa souffrance,
Demandait une prompte et juste délivrance,
Et pour voir ses liens entièrement rompus,
J'ai devancé vos vœux qui m'étaient bien connus.
J'ai mis dans votre main la main de la plus belle
Et rajeuni le tronc d'une branche nouvelle.

EDMOND

Ah! que ma joie est grande! Oui, je réunirai
Les fiefs de Rondchâtel et ceux de Malleray.
Qui l'eût dit qu'un combat si funeste à mes armes
Par un double bonheur finirait mes alarmes!

HERMANN

C'est là notre désir, car, seigneur, entre tous,
Nous n'en avons pas vu de plus digne que vous;

Eberhardt disparu, tout le monde demande
Un chef qui nous soutienne et non qui nous commande,
Qui, mettant un moment le fer dans le fourreau,
Laisse au cultivateur sa bêche et son sarreau,
Fasse régner la paix, la douceur, la justice,
Afin que tout revive et que tout refleurisse.

SCÈNE VII

Les Mêmes, SILVAIN, GÉOFFROI

HERMANN

Eh bien?

GÉOFFROI

Le bourreau vient d'exécuter l'arrêt,
Et les deux criminels ont payé leur forfait.

HERMANN

La mort de son tuteur est une délivrance,
Qui laisse à la comtesse une entière puissance.
Elle peut à son gré disposer de sa main
Et nous donner à tous un nouveau souverain.

(Leur montrant Edmond.)

Eh bien! saluez-le, venez le reconnaître.

SILVAIN et GÉOFFROI, étonnés

Edmond de Rondchâtel?

HERMANN

Oui, voici notre maître.

En épousant Mathilde, Edmond reçoit aussi
Tous les fiefs et châteaux qu'elle possède ici;
Vous ne vous doutiez pas, lorsque votre colère
Eclatait, en marchant contre un tel adversaire,
Qu'il prendrait dans ce bourg la place d'Eberhardt,
Moins indigne que lui de porter l'étendard.

GÉOFFROI

Ah! valeureux Hermann, que ma joie est immense!
Quand le crime est puni, la justice commence.
Seigneur de Rondchâtel, digne fils d'un héros,
Vous trouverez en nous de fidèles vassaux.
Nous saurons en tout temps vous préserver d'offense
Et garder envers vous le vœu d'obéissance.

SILVAIN

Noble et brave soutien de la lance des preux,
Ce jour, d'entre nos jours, sera le plus heureux.

Après les lâchetés d'un gouverneur barbare,
Quel heureux avenir votre choix nous prépare!

HERMANN

Que le peuple, Silvain, par ta voix appelé,
Pour acclamer Edmond soit ici rassemblé!
Qu'il vienne voir son maître!

(A Fridolin.)

Et toi, plein d'allégresse,
Cours de son heureux sort instruire ta maîtresse.

(Silvain et Fridolin sortent de différents côtés.)

SCÈNE VIII

EDMOND, GÉOFFROI, HERMANN, BAYARD, arrivant

EDMOND

Ah! voici maintenant mon fidèle Bayard,
Le meilleur des appuis de mon vieil étendard.
Tu ne sais pas encor quel glorieux partage
Va couronner mes vœux par un double héritage.
Après tous les malheurs qui m'avaient visité,
Viens joindre tes transports à ma félicité.
Mais pourquoi cet air triste et ce regard sévère?
Je vois même des pleurs qui mouillent ta paupière.
Pleures-tu le trépas de ce lâche assassin
Qui de ton ancien chef a fait percer le sein?

BAYARD

Seigneur, excusez-moi, si mon âme est émue,
La cause de mes pleurs va vous être connue.
A ma juste douleur vous allez prendre part...

EDMOND

Parle.

BAYARD

Vous avez vu cet auguste vieillard
Qui voulut, déjouant un perfide artifice,
Offrir son propre enfant pour vous en sacrifice,
Et refermer ainsi, par cet heureux secours,
L'abîme où vous alliez vous perdre sans retour.
Je l'avais vu, déjà miné par son grand âge,
Reprendre le chemin qui mène à l'ermitage.
Dans un bois solitaire, éloigné de tout bruit,
La trace de ses pas me guide et me conduit,
Quand, auprès d'un sentier, sous une roche nue,
Soudain l'ermite, assis, se présente à ma vue.

Il lève avec effort vers moi des yeux surpris.
Reconnaissant alors quelqu'un de vos amis:
« Que fait mon fils, dit-il, puni pour son offense,
A-t-il par son trépas apaisé la vengeance?
— Noble vieillard, lui dis-je en tombant à ses pieds,
Ton fils vient de mourir, mais non pas tout entier.
Par sa mort courageuse expiant son audace,
Au céleste séjour il occupe une place. »
Du vieillard, à ces mots, le visage a pâli.
« Mon fils n'est plus, eh bien! mon sort est accompli.
Sous le fardeau des ans ma vieillesse succombe,
Que la tombe d'Urbain devienne aussi ma tombe! »
Telle fut sa réponse, il demeura sans voix,
Sa paupière s'ouvrit une dernière fois
Et la mort s'avancant, paisible et solennelle,
Sur son front plus serein vint étendre son aile.

(Pause religieuse parmi les chevaliers.)

GÉOFFROI

Ne pleurez point sa mort, car le père et le fils
Sous le regard de Dieu se trouvent réunis.

SILVAIN, arrivant

Hermann, le peuple est là, haletant, qui se presse
Et pousse jusqu'au ciel mille cris d'allégresse.

HERMANN

Bien, qu'au nouveau seigneur le serment soit juré!
Qu'il entre!

(Silvain retourne à la porte du fond, le peuple fait irruption sur la scène; au même instant arrivent, par la porte de gauche, Mathilde et Fridolin; Edmond donne la main à Mathilde.)

TOUS, en chœur

Vive Edmond, comte de Malleray!

(La toile tombe.)

FIN